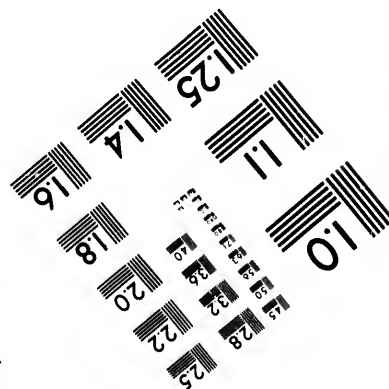
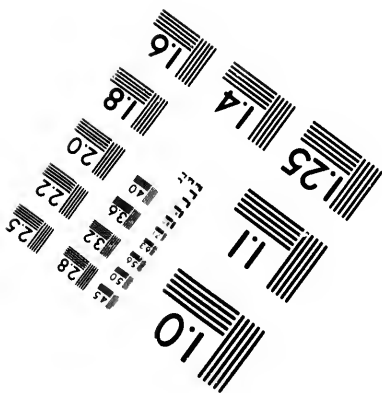
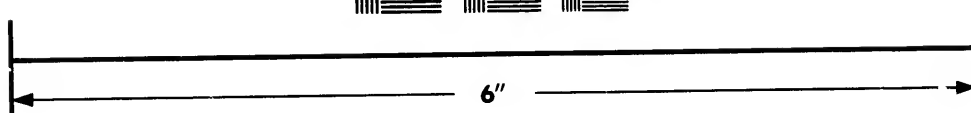
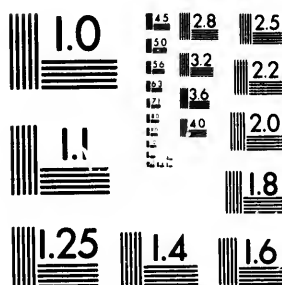


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

14  
15  
16  
18  
20  
22  
25  
28

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30

**© 1984**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées  |
| <input checked="" type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence  |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression   |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents   | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distortion le long de la marge intérieure   | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible   |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata<br>slips, tissues, etc., have been refilmed to<br>ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement<br>obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,<br>etc., ont été filmées à nouveau de façon à<br>obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:/<br>Commentaires supplémentaires:  |  |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

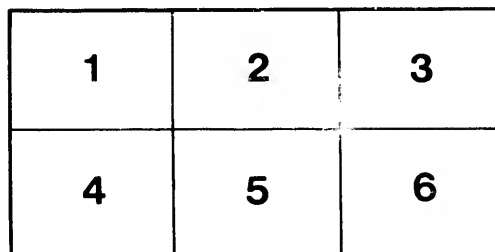
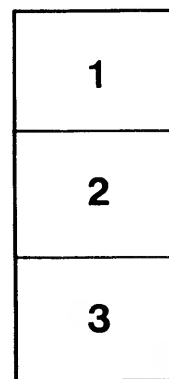
Library of Congress  
Photoduplication Service

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

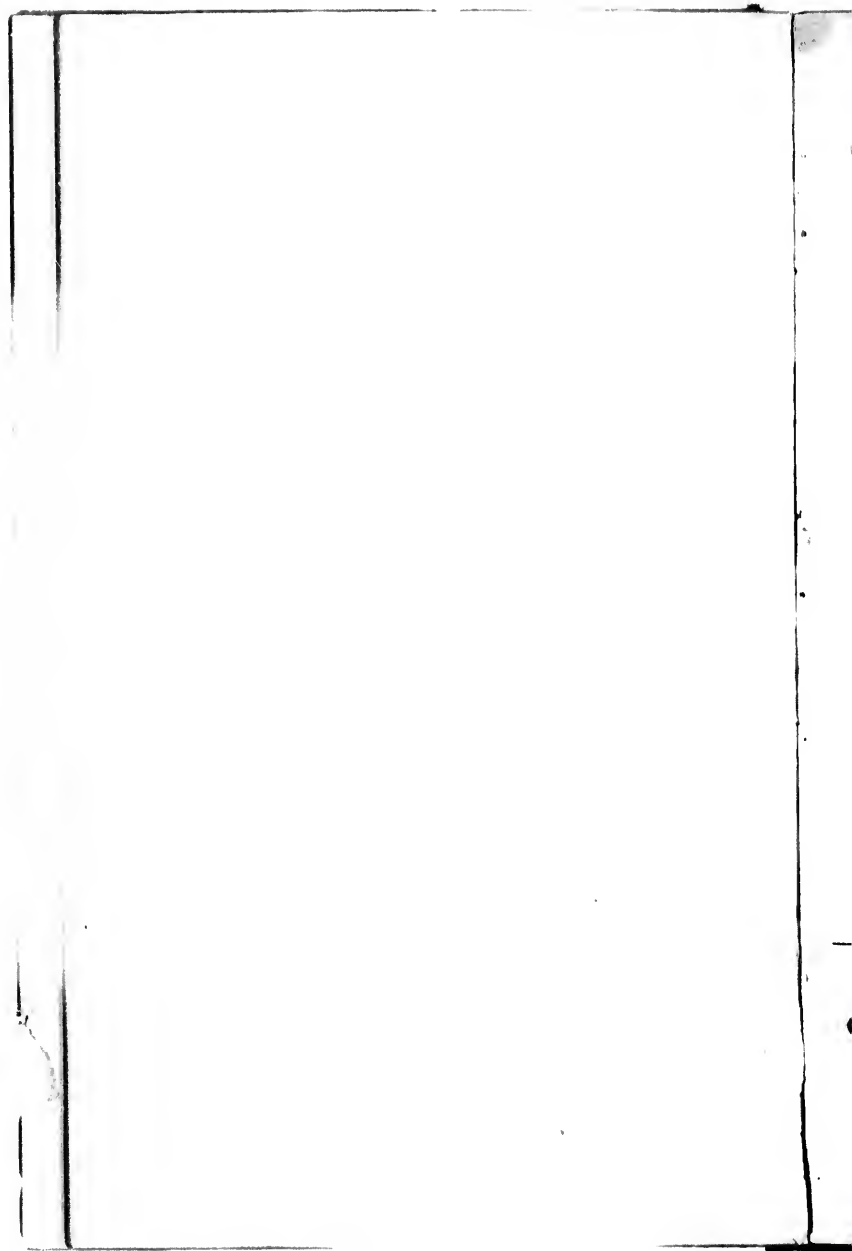
Library of Congress  
Photoduplication Service

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



cat

CUI BONO?

OU

EXAMEN

DES

Avantages que les plus grandes Victoires, ou  
les Succès les plus complets, dans la guerre  
actuelle, pourroient procurer aux AN-  
GLOIS ou aux AMÉRICAINS; aux  
FRANÇOIS, aux ESPAGNOLS  
ou aux HOLLANDOIS:

EN FORME DE

LETTRES

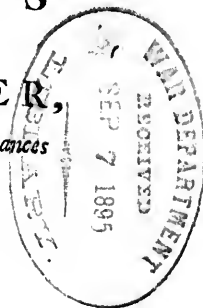
A

MONSIEUR NECKER,

*Ci-devant Directeur-Général des Finances  
de FRANCE.*

Par J. TUCKER,

*Doyen de GLOCESTER.*



ROTTERDAM,  
CHEZ BENNET ET HAKE.  
MDCCLXXXII.

1782

200 2. 11/19/27

E211  
.T847  
office

By transfer  
JAN 15 1916

5871

203. 1104 27  
77

(1)



LETTRE I.  
A MONSIEUR NECKER.

CUI BONO?

MONSIEUR,

Un homme, qui, dans des tems aussi critiques, s'est distingué dans le poste épineux & envié de Contrôleur Général des Finances de France, est aussi sûr d'être attaqué par une foule d'Ecrivains, que défendu par une multitude d'autres. Vous avez éprouvé l'un & l'autre; &, peut-être, êtes-vous maintenant aussi rassasié des flatteries des uns, qu'insensible aux critiques des autres. En conséquence, si quelque autre Ecrivain produit encore votre nom aux yeux du public, il est tout naturel de penser qu'il ne fera que répéter ce que vous avez déjà entendu tant de fois. — Si cependant, Monsieur, il vous plaît de lire ces lettres avec quelques attention, vous y trouverez difficilement quelque chose de semblable à ce qui vous

A

47



a passé sous les yeux , & peut-être y verrez-vous bien des choses qui ne seront pas indignes de vos sérieuses reflexions.

Comme je serois fâché de m'écarter en rien du respect qui est dû à votre caractère éminent, & comme je ne me propose que le bien de l'humanité dans ces lettres, je pense qu'il n'est pas nécessaire à un inconnu tel que moi, de s'excuser de la liberté qu'il prend de vous les adresser. Permettez-moi de vous observer que j'ai été en correspondance avec M. Turgot, votre prédécesseur, durant tout le tems qu'il fut à la tête des finances & après sa retraite ; que je suis la même personne dont Monsieur Necker lui-même a daigné citer quelquefois les écrits, surtout quand le vain projet d'envahir l'Angleterre étoit la matiere générale de toutes les conversations de l'Europe.

Une plus longue apologie seroit inutile ; c'est pourquoi je vais tout de suite entrer en matiere, en me tenant en garde, autant qu'il est en moi, contre toute partialité nationale & tout préjugé local. Je ne parlerai pas comme Anglois, mais comme citoyen du monde ; non comme ayant sucé avec le lait la haine de la

France, mais comme un ami de toute l'espece humaine.

Quelles qu'aient été vos vues particulieres, soit d'intérêt, soit d'honneur, en publiant votre *Compte rendu*, l'exemple que vous avez donné mérite un éloge universel. Il seroit grandement à desirer que, dans tous les Gouvernemens arbitraires, on établît pour loi fondamentale que chaque Ministre, à la tête d'un grand département de confiance & de pouvoir, seroit obligé de rendre annuellement compte de son administration respective; mais un compte qui pourroit soutenir l'épreuve d'un examen libre & impartial; qui seroit exempt de ces faux coloris & de ces exposés infideles dont on vous a si fréquemment & si expressément accusé, — & dont, pour dire vrai, je crains bien que vous n'ayiez pu vous purger à la satisfaction générale.

Mais, sans prononcer sur les choses de cette nature, car je ne veux être ni votre avocat ni votre accusateur, & supposant (ce que vous ne desirez pas non plus de cacher) que le grand objet du Gouvernement sous lequel vous vivez, en ordonnant de rendre votre *Compte public*,

a été de montrer à l'Univers qu'il restoit encore tant de ressources à la France, qu'elle viendroit à bout d'épuiser & ruiner totalement l'Angleterre dans le cours de cette guerre — je veux bien, en passant, vous accorder que tout a réussi ou réussira suivant les desirs les plus ardens du François le plus superstitieusement attaché à sa patrie. La Pauvre Angleterre n'est plus ! *Non modo delenda, sed penitus delata est Carthago.* Bref, les Lis de France, ainsi que les Aigles de Rome, triomphent partout.

Fort bien, Monsieur, après tant de dépenses & de peines, après tant de tracas & de confusion, après des victoires tant de fois répétées & une réputation immortelle, — voulez-vous permettre que nous prenions un peu de répit ? — Et, puisque les François ont élevé leur nation au faite de la gloire, trouvez-bon que nous nous arrêtions un peu pour promener nos regards sur une perspective aussi étendue. — C'est-là toute la faveur que je demande : en me l'accordant, j'espère que l'on se fera d'abord un tableau, (car nous ne nous sommes pas encore occupés de cet objet) de ce qui résulteroit infailliblement de ces grandes révolutions, si

ardemment désirées aujourd'hui par tous les *François*, si la Providence permettoit qu'elles eussent lieu.

C'est là assurément un objet important pour la prospérité & le bonheur de l'humanité, & mon dessein est d'en traiter dans la lettre suivante. En attendant, j'avoue que je suis fortement tenté d'ajouter quelques mots sur la conduite insensée des *Anglois*, mes concitoyens dans la guerre précédente; ce sera un avis ou un *Memento* pour les politiques à venir.

Il y a trente ans, à peu près, que nos *Colons* en *Amérique* étoient au moins cinquante fois plus nombreux que la poignée d'hommes qui pouvoient les envahir du *Canada*. — Je dis que quand ces cinquante intrépides héros, d'origine vraiment *Angloise*, feignoient de craindre un seul *François*, — le bon sens auroit pu aussi nous insinuer l'expédient de nous arrêter un peu à examiner les faits, particulièrement ceux qui concernoient le commerce de fourrures, avant d'entreprendre avec impétuosité les hostilités sous d'aussi foibles & frivoles prétextes. — Enfin, le sens commun auroit dû nous dire que ce seroit

une mauvaise politique d'affranchir de tout contrôle ces turbulentes & factieuses Colonies (si nous pensions qu'elles valussent réellement la peine de les garder) & de les mettre dans le véritable état d'indépendance qu'elles avoient toujours désiré & auquel elles n'avoient cessé un moment de prétendre. — Je dis que le sens commun auroit dû nous inspirer toutes ces choses, si nous n'eussions pas dédaigné de prendre l'avis d'un tel Conseiller. Je dis plus: — il y eut dans ce tems un homme qui représenta vivement l'absurdité, pour ne pas dire l'injustice, de semblables procédés. — Il montra, avec une évidence qu'on ne s'avisa pas même de contester, que les Américains n'avoient pas exposé des raisons suffisantes pour que nous nous embarquassions dans une guerre à leur considération; — & que leurs prétendus dangers, ou d'être poussés dans la mer, ou d'être pris entre deux feux (cris & clameurs répétés constamment alors dans tous nos papiers publics) n'étoient qu'impostures & grimaces. — Et, ce qui est au-dessus de tout, il offrit de prouver par les livres des douanes *angloises*, d'entrée & de sortie, ou d'exportation & d'importation, que la quantité des fourrures transportées d'*A-mérique en Angleterre*, étoit presque *Double* de

la quantité qui l'avoit été antérieurement, au lieu d'avoir éprouvé de la diminution par le monopole des *François*, comme on l'assuroit. Lors même que je serois forcé de convenir que ce monopole auroit eu lieu, encore seroit-ce quelque chose de nouveau dans les annales du monde qu'une grande nation & un peuple civilisé eût fait la guerre à une autre nation, parce que celle-ci avoit acheté quelques peaux de chats, de renards, de blaireaux & autres vermines pareilles, plus que celle-là. — Enfin, la même personne se hazarda de prédire, dans les termes les plus formels, que l'expulsion des *François* des établissemens situés derriere nos Colonies, seroit pour celles-ci un signal de projeter une révolte générale. — Mais hélas! il prêchoit aux vents & aux flots. — Quelques-uns dédaignèrent de répondre à ses lettres; d'autres lui dirent que les *Colons Américains* étoient meilleurs juges de leurs propres dangers, qu'il ne pouvoit prétendre l'être lui-même; — que c'étoit une lâcheté, un scandale, une chose destituée de tout fondement de leur supposer l'idée de vouloir se rendre indépendans, & de méditer des projets de rébellion. — Bien plus encore: il y eut des gens, & le nombre n'en étoit pas petit, qui dirent positive-

ment qu'il n'y avoit qu'un espion déguisé, & un salarié de la Cour de *France* qui pût avoir l'idée de répandre de si odieux soupçons contre les meilleurs & les plus loyaux sujets, les fideles *Américains*. Vous, Monsieur, qui vous plaignez avec tant de raison que les différentes pensions en *France* montent à l'énorme somme de 28 millions de livres tournois, ou environ, 1,272,727 livres sterlings; vous, dis-je, pouvez déclarer mieux que personne si, dans la longue liste des faux patriotes *Anglois* & des pensionnaires *François*, vous avez trouvé le nom de TUCKER.

A présent que nous avons devant les yeux un exemple recent d'événemens déplorables qui auroient pu être prévenus en y réfléchissant de sang-froid & à propos, il est à présumer que nous ne jouerons plus comme auparavant le rôle de peuple aveugle & en délire; — mais que les Puissances belligérantes prendront leçon du passé, & considéreront, avant qu'il soit trop tard, quels seroient les effets de ces querelles terribles qui leur ont mis les armes à la main, quand même elles seroient suivies de l'éclat & du succès le plus brillant que leur esprit ambitieux peut attendre ou désirer.

( 9 )

C'est avec ces sentimens & l'estime due a  
vos rares talens, que j'ai l'honneur d'être,

M O N S I E U R ,

Votre très-humble & obéissant  
Serviteur

V. T.

déguisé, & un  
out avoit l'idée  
ons contre les  
ets, les fideles  
qui vous plai-  
différentes pen-  
orme femme de  
, ou environ,  
s, dis-je, pou-  
ne si, dans la  
*Anglois* & des  
avez trouvé le

devant les yeux  
déplorables qui  
réfléchissant de  
à présumer que  
uparavant le rô-  
e; — mais que  
ndront leçon du  
t qu'il soit trop  
de ces querelles  
armes à la main,  
uivies de l'éclat  
e leur esprit am-  
r.



LETTRE II.

A MONSIEUR NECKER,

CUI BONO?

MONSIEUR,

**L**a premiere lettre n'ayant été qu'un simple préambule, je vais actuellement entrer en matiere. Voici donc la pauvre *Angleterre* sur le point d'être subjuguée par les forces combinées de la *France* & de ses alliés ! Il peut se faire, à la vérité, qu'elle ne soit pas conquise au point de devenir une province de l'Empire *François*. — Peut-être, n'est-elle pas ruinée au point d'être réduite à la banqueroute, & à faire la plus méprisable figure dans le monde politique & parmi les nations commerçantes. — Ou, si vous préférez une dépendance absolue à une dépendance partielle (la différence entre ces deux conditions n'est pas si essentielle, qu'on ne puisse l'accorder par forme de raisonnement) l'*Angleterre* n'est donc

plus un Etat indépendant, mais une Province de France qui sera gouvernée par le Vice-Roi du Grand-Monarque. Pouvez-vous en demander davantage ?

Hé bien, que résultera-t-il de ce grand changement ? — & quels effets opérera cette grande révolution dans le cours du commerce & dans le système politique ? Quant au commerce, il est évident jusqu'à la démonstration que, si l'on demandoit à un négociant ou à un marchand s'il seroit de son intérêt que les plus riches de ses pratiques, & ceux qui paient le mieux, fussent réduits à la banqueroute & à la mendicité, sa réponse seroit des plus laconiques ; & , peut-être aussi, seroit il tenté de vous demander à son tour : — „ Votre dessein, Monsieur, est-il d'insulter à mon jugement ou de manifester votre ignorance „ en me faisant une question si ridicule ? ” Mais il semble que les nations doivent suivre des règles & des maximes de négoce & de commerce différentes, & même totalement contraires à celles des individus. Les Corps politiques doivent d'abord faire tous leurs efforts pour appauvrir leurs chalands ; ils commerceront ensuite avec eux, & c'est là la marche

la plus sage. Ce qui auroit été le comble de la folie & de l'absurdité, pour ne pas dire de l'inconduite & de la perversité, dans un cas, doit être considéré, dans un autre, comme le chef-d'œuvre de la prudence, de la prévoyance, de la pénétration, ou de tout ce qu'il vous plaira. — Commençons donc ici nos comptes, & ouvrons nos livres de dettes & de créances entre deux nations commerçantes.

Les *Anglois*, quand ils formoient un grand & riche peuple, achetoient des quantités très-considérables des meilleurs vins & eaux de vie que la *France* puisse produire, & il est connu qu'il n'y avoit point de meilleurs chalands qu'eux puisqu'il payoient argent comptant, quand ils ne payoient pas d'avance. — Qu'on réduise ces marchands à une extrême misère, à la dernière indigence, — sans doute qu'ils achetteront plus de vin & d'eau de vie qu'ils ne faisoient, & qu'ils seront de meilleurs chalands qu'ils n'avoient été par le passé. — Voilà de la pénétration ! Voilà de la sagacité.

De plus, quand les *Anglois* étoient dans un état prospère & florissant, ils étoient excessi-

vement vains & fastueux. Leurs femmes particulièrement, comme il est naturel au sexe, se disputoient à l'envi à qui rafineroit sur la parure. Cela faisoit qu'ils achetoient (& leur opulence les mettoit en ce cas) les soies & les velours les plus riches, ainsi que les galons d'or & d'argent les plus élégans qui se fabriquoient en *France*; car on ne trouvoit jamais rien de trop cher pourvu que cela vint de votre pays. En un mot, on se régloit sur les modes *Françoises* pour l'habillement; on ne vouloit pas de ragoûts qui ne fussent accommodés par des cuisiniers *François*, & l'on croyoit que, pour apprendre les regles de la politesse & de l'honnêteté, il étoit indispensable d'avoir des marchandes de mode, des friseurs, des tailleurs & des maîtres de danse *François*. — Mais quand ce tems si heureux, si ardemment désiré sera venu, où *l'Angleterre* aura été dépouillée de toutes ses richesses, sans doute que ces bons chalands de *jadis* achetteront une plus grande quantité d'étoffes d'or & de soie, plus de galons d'or & d'argent, & plus de toute autre chose qu'ils ne faisoient auparavant, parcequ'ils n'auront point d'argent pour payer: & toute cette racaille de cuisiniers, de friseurs, de marchandes de mode, de tailleurs

&c. &c. se trouveront extrêmement heureux de travailler *gratis* pour les pauvres *Anglois*. — Voici encore une autre preuve d'une sagesse consommée & d'une profonde pénétration.

Deux mots encore, & j'ai fait. . . . Vous observez dans votre *Compte rendu* (\*) que les étrangers qui voyagent en *France* n'y importent pas moins de 30,000,000 de livres tournois, par an, ce qui fait 1,363,636 livres sterlings, & vous regardez cela comme une si grande acquisition pour la France, (j'avoue que je pense différemment) que vous dites avec une espèce de transport au Roi, votre maître, que l'argent dépensé par ces voyageurs est une des branches les plus lucratives de commerce en ce Royaume. Que cela soit ou non, ce qu'il y a de sûr, c'est que la moitié de cette somme énorme, pour ne pas dire les deux tiers, est de l'argent *Anglois* que dépense en *France* cette espèce d'êtres que vous décorez du titre de *Milords & Miladies*. Lors donc que ces Lords & ces Ladies de nouvelle fabrique, qui ont à présent plus d'argent que d'esprit, seront réduits si bas qu'ils n'auront pas un *sou* dans leurs poches, je vous

(\*) P. 96.

laissé à deviner à quel point s'étendra envers eux la politesse *Françoise* tant à Paris que dans les Provinces; — & comment seront accueillis ces étrangers sans le son. Je pourrois ajouter encore bien des choses; mais assurément j'en ai assez dit pour ce qui concerne le négoce ou le commerce. . . . Je vais donc passer à un autre sujet, celui de la *Politique*. Quant aux avantages qui doivent résulter de la grande révolution qu'on espère, quelque chose qu'il arrive, elle opérera de grands changemens dans le monde tant politique que commerciale.

Le grand grief des Colonies & le sujet douloureux de leurs plaintes, étoient de n'être pas gouvernés à la *Monsieur Locke*; car, pour leur rendre justice, ils ne se plaignoient guere que de cela. Ils ne prétendoient pas dire que la taxe d'un demi-sou sur les papiers-nouvelles en premier lieu, & l'imposition de trois sous sur le thé en second lieu, fussent des charges insupportables en elles-mêmes. Mais tout leur grief étoit de recevoir des 10ix & d'être taxés par le Parlement de la *Grande-Bretagne* & non par leurs Assemblées *d'Amérique*. „ Car un homme, tout homme, tout

„ être moral, suivant la loi immuable de Dieu  
 „ & le cri de de la nature primitive, est né  
 „ libre & doit demeurer tel, aussi longtems  
 „ qu'il lui plaît, parcequ'il n'est sujet d'aucun  
 „ gouvernement, jusqu'à ce qu'il ait choisi la  
 „ société-particuliere à la quelle il veut ap-  
 „ partenir. Il a donc le droit inaliénable de  
 „ se taxer, de se gouverner & de se contro-  
 „ ler lui-même. Il n'y a qu'un avocat de la  
 „ tyrannie & un ennemi déclaré des libertés  
 „ de l'espece humaine qui puissent soutenir le  
 „ contraire.”

A présent, Monsieur, que vous sçavez que  
 tel est le langage de M. Locke & de tous ses  
 disciples, & plus spécialement des *Americains*  
 qui ont fait de ces maximes le fondement de  
 la guerre actuelle & de toutes les miseres qui  
 s'en sont suivies & s'en suivront; — je vous  
 demande au nom du sens commun: que vous  
 en semble? Souhaiteriez-vous réellement que  
 ces principes destructifs, qui ramènent les hom-  
 mes à l'égalité servissent de regle à la politi-  
 que en *France*? — Si cela étoit, que devien-  
 droit le titre de votre Prince régnant? Quel  
 droit auroit Louis XVI sur chaque Province  
 de ses domaines? D'ailleurs, si les *François* —  
 je

je devrois dire, les *Françoises*, (car, malgré votre loi salique, les Dames sont les juges suprêmes de ce qui est bien ou mal en matiere de politique en *France*, & je suis bien informé que la *manie des Républiques* est à présent du bon ton) je dis donc que si ces Dames sémillantes qui dirigent le goût, apprennent des *Américains*, que toutes les taxes sont des dons gratuits que l'on peut refuser à son gré, & qu'il n'y a point de loi obligatoire, si le peuple n'y a consenti, — & encore, que chaque individu a un droit naturel & inaliénable d'insister sur le rétablissement de ces privileges, & de tirer une vengeance exemplaire des infractions; qu'auriez-vous à dire pour vous-même? Comment pourriez-vous échapper à l'indignation générale, vous qui avez donné au Monarque tant d'éloges qui auroient dû être adressés à ses maîtres, au PEUPLE. — Vous, qui avez insinué, & même plus qu'insinué, que, quelles que fussent les réformes que vous proposiez de faire, elles devoient être reçues, par les sujets avec la plus vive reconnaissance comme des graces & des faveurs, & non comme des choses qu'ils avoient droit de demander & de forcer leur Prince à leur accorder? De plus, vous êtes convenu vous-

B

mê-



même que le système de taxation sur lequel vous avez fait bien des remarques, est un système très-mauvais, étonnamment absurde & très-ruineux ; qu'à le bien considérer, on a peine à voir en quoi il est ce qu'il devrait être, tant pour asscoir l'impôt que pour le percevoir & l'employer. Après une confession aussi franche, comment Monsieur NECKER, ou quelque autre Ministre de *France* qui a favorisé le Docteur FRANKLIN & soutenu sa cause, pourroit-il répondre aux remontrances les plus vives des Parlemens de France, ou aux outrages les plus violens du peuple, lors même qu'ils éclateroient en révoltes ? — Ou bien, nous direz-vous que les *François* n'ont pas un droit aussi juste de secouer le fardeau des taxes nombreuses & absurdement compliquées sous lesquelles ils ont si longtems gémi, qu'avoient les *Americains* de se révolter contre le Gouvernement *Anglois* à cause d'une taxe d'un demi-sou sur les papiers publics & de trois sols sur des objets de luxe importés de l'étranger. — Peut-être direz-vous, & je pense que c'est la seule chose qui puisse être dite avec quelque apparence de vérité, qu'il importe peu quelle opinion adoptent les *François* dans la *théorie*, pourvu qu'il y ait

deux cents mille bayonnettes pointées sur leur poitrine pour les diriger dans la *pratique*. Soit ; mais , après tout , c'est bien là l'outrage le plus cruel qu'on puisse faire à un peuple opprimé qui n'ose se venger , mais ce n'est pas une excuse pour ceux qui tiennent une pareille conduite envers lui. — Et assurément , donner aux hommes des leçons de révolte & ensuite les punir s'ils se mettent en devoir de se révolter , on peut dire que c'est là le caractère du plus pervers des êtres ; dont l'emploi ; dit-on , est d'abord de tenter & ensuite de punir. Au reste , Monsieur , les plus fins politiques de vous tous pourroient bien se tromper sur le résultat final de toutes ces choses ; car les hommes d'Etat devroient se rappeler qu'il y a des conjonctures critiques , dans les pays même les plus despotiques , où le Gouvernement doit céder aux cris d'une populace furieuse & lui livrer comme victime les délinquans supposés , pour l'appaiser , & éviter soi-même d'être sacrifié. — Cela étant , quelle peut être l'intention actuelle du Cabinet de *Versailles* en épousant la cause des *Américains* ? A présent qu'il y a tant de matières combustibles accumulées de toutes parts dans les esprits des François , êtes-vous résolu d'y met-

tre le feu & d'attiser les flammes, afin de montrer ensuite combien vous avez d'adresse pour les éteindre? Quelle étrange conduite!

Mais en supposant que ces idées enthousiastes touchant la nature du Gouvernement, que le Ministère *François* a répandues partout, n'occasionneroient point de rebellion ou d'autres troubles publics, — il y auroit un autre mal à appréhender, que vous, aussi bien que les Ministres, ne paroissiez maintenant, nullement prévoir: — le mal dont je veux parler, c'est une perte continuelle & une émigration sans fin des *François* en Amérique, des *François* qui sûrement ne résisteront pas aux invitations flatteuses qu'on leur fera de venir s'y établir. Quand on dira au petit peuple de quelque pays que ce soit de l'*Europe*, qu'il peut avoir en *Amérique* des terres pour rien; — qu'il y fera son propre Seigneur; — qu'il y sera exempt de vasselage, de services de toute espèce, n'ayant ni dixmes, ni rentes, ni taxes à payer; enfin, qu'il sera libre d'y faire ce qui lui plaira; — qui étoit à peu près le cas des *Américains* avant la guerre actuelle; y aura-t-il lieu d'être étonné qu'on accoure en foule dans un tel pays? Et l'émigration ne sera-t-elle pas

d'autant plus grande que la communication ouverte entre les deux pays sera plus libre par l'arrivée des vaisseaux *Américains en France* & des vaisseaux *François en Amérique*, & par la correspondance perpétuelle qu'ils entretiendront les uns avec les autres? — Pouvez-vous vous promettre que vos nouveaux alliés ne trouveront pas quelque prétexte pour attirer de *France* un grand nombre des bras les plus utiles, pour défricher leurs déserts? Est-il un seul exemple où ils n'aient pas usé de ces artifices, quand ils ont eu le pouvoir & l'occasion de les mettre en pratique? Nommez-en un, si vous le pouvez. — Ce n'est pas encore tout : quand on considère que de toutes les nations, la nation *Françoise* est la plus inconstante & celle qui a le plus de penchant à quitter son pays pour aller chercher fortune, de bonne foi, ne faut-il pas qu'il y ait en vous tous du délire, ou quelque autre chose de pire, pour encourager en votre peuple une disposition qui déjà n'étoit que trop forte, en lui présentant des appas pour lui faire abandonner son pays & aller s'établir en *Amérique*? Voilà donc cette sagesse raffinée! Voilà donc cette saine politique! Que je suis malheureux de n'y comprendre absolument rien!

Il est cependant, Monsieur, une circonstance dans votre *Compte rendu* qui mérite les remerciemens de tout honnête homme, de tout bon patriote, *François* ou *Anglois*. C'est l'exposé fidele que vous présentez dans vos deux Etats des revenus de la *France*, de la maniere arbitraire, partielle & inégale, de les asséoir ou percevoir, & de vos honnêtes, quoique infructueux efforts pour faire disparoître les inconvéniens qui résultent de leur tendance destructive. Un *Anglois* auroit eu peine à s'imaginer qu'il pût exister des absurdités aussi frappantes qu'un vingtieme ou cinq pour cent. D'un côté, la taxe sur les profits de l'industrie & du travail; — d'un autre côté, la taille & la capitation sans rien de fixe pour les régler, laissent la carrière libre à l'arbitraire & au caprice. — Il ne peut entrer dans la tête d'un *Anglois* que les impôts sur les biens, que l'on paye dans un bureau situé à côté d'une montagne, d'une riviere, d'un ruisseau, d'un fossé, d'un mur, d'un chemin, d'une rangée d'arbres, soient totalement différens de ceux qu'on paye dans un bureau situé de l'autre côté, dans le même Royaume. — Un *Anglois* trouveroit bien étrange que le gros & menu bétail, engraisfé pour l'usage de la capi-

tale, dût être d'abord mené à quelque ville voisine pour y être taxé, avant qu'il fût permis de le tuer & le porter au marché. — Mais rien ne le choqueroit autant que la pensée seule que le sel (cette denrée de première nécessité, dont il est presque impossible d'abuser, & qui par conséquent ne peut être un objet de luxe) fût plus de trente fois plus cher dans une place ou un canton, que dans un autre, quelquefois adjacent, à cause de l'inégalité extraordinaire des taxes respectives. Ce sont là des choses qu'un *Anglois* n'auroit pu concevoir. — Il ne se feroit pas imaginé non plus, qu'à cause de cette différence de taxe, on pouvoit employer tant de milliers de personnes dans tous les cantons de la France, comme Officiers des douanes de l'intérieur du Royaume, pour empêcher qu'on ne fraude les droits en portant cette denrée d'une Province dans une autre — tandis qu'une taxe égale & juste, semblable partout, comme en *Angleterre*, eût épargné la dépense de ces sortes d'hommes. — J'avoue, Monsieur, que, quelques efforts que j'eusse faits, je n'aurois jamais pu faire sentir à mes concitoyens l'heureuse différence entre eux & les *François*, leurs voisins, dans le grand article de la taxation, si votre *Compte rendu* ne m'eût fourni le

moyen de le faire. Je me fais un vrai plaisir de publier que c'est une obligation que je vous ai.

Enfin, comme vous avez aussi observé qu'on ne peut changer ou corriger qu'en tems de paix cette partie barbare de la constitution *Françoise* (ce sont vos propres termes) j'unis sincèrement mes vœux les plus ardens aux vôtres, pour que ces tems de tranquillité ne tardent pas à venir. Bien plus, j'ajouterai, & peut-être en serez-vous surpris, que j'espere pouvoir vous prouver, dans ma prochaine lettre, que la Grande-Bretagne est aussi réellement intéressée à ce que la *France* soit un pays riche, & non pas pauvre, aussi bien que j'ai déjà prouvé que les grandes richesses de l'*Angleterre* sont avantageuses à la *France*.

En attendant, j'ai l'honneur d'être

M O N S I E U R,

Votre très-humble & obéissant  
Serviteur

V. T.

L E T T R E III.

A MONSIEUR NECKER,

C U I B O N O ?

MONSIEUR,

**J**e ne veux pas faire au bon sens de Monsieur NECKER un aussi mauvais compliment que seroit celui de supposer qu'il ne seroit pas convaincu qu'il est du véritable intérêt de la France d'avoir dans l'*Angleterre* une riche & non une pauvre pratique. Tournons à présent la médaille: considérons la *France* comme une pratique pour la *Grande-Bretagne*. Et si nous trouvons dans cette nouvelle question le même degré d'évidence que nous avons trouvé dans l'autre, — il faudra convenir qu'on ne doit attribuer qu'à une *démence nationale* l'antipathie qui subsiste entre deux nations dont les vrais intérêts sont inséparablement les mêmes.

En suivant notre hypothèse, nous devons



supposer maintenant l'*Angleterre* victorieuse partout; ses flottes se promènent triomphantes sur mer, & ses armées de terre sont couronnées de lauriers; tandis qu'une continuité de désastres ou de bévues, une mauvaise discipline, un mauvais choix de Généraux, une lâcheté ou des étourderies, ou tout ce qui vous plaira, ont réduit la France à la dernière détresse. Beaucoup d'*Anglois*, pour dire vrai, seroient ravis d'un pareil événement, & le regarderoient comme une heureuse époque, d'où ils croiroient devoir dater leur grandeur & leur prospérité nationale; car tous les pays abondent en demi-savans, qui ont plus de zèle que de lumière; & il n'y a, pour ainsi dire, pas sur le globe de fol & de climat plus singulièrement adapté à la propagation des politiques superficiels & à tête creuse, que l'*Angleterre*.

Parmi les différentes erreurs qui ont troublé les esprits & perverti le jugement d'une grande partie des hommes, il n'en fut jamais de plus fatales à la tranquillité & au bonheur du monde que la soif des conquêtes — & la jalousie du commerce. Je ne m'arrêterai pas pour le présent à la première de ces funestes passions; j'en ai déjà parlé avec franchise dans mes diffé-

rentes productions, & probablement j'en dirai encore quelque chose avant de terminer celle-ci. — La *jalouſie de commerce* eſt donc le grand objet qui va nous occuper. La *France* & l'*Angleterre* ſont rivales de commerce, l'*Angleterre* eſt *jalouſe*. Que convient-il donc de faire dans une ſi fâcheuſe conjoncture ? A quel point doit être ſoufferte ou reſtreinte cette malheureuſe paſſion ? La ſatisfera-t-on aux dépens de la paix & du bonheur de l'humanité ? — Ou bien faudra-t-il la diriger & la conduire de maniere qu'elle contribue au bien public ?

Après avoir conſidéré & reconſidéré cet objet, je ne puis imaginer que trois moyens à employer dans la conjoncture préſente. — Le premier, c'eſt de ſatisfaire au ſuprême degré cette paſſion fatale, en prenant au colet tout *François*, quelque part qu'on le rencontre, ſur mer & ſur terre, pour le crime impardonna- ble de faire de meilleurs ouvrages & de les vendre à plus bas prix que les *Anglois*. — Le ſecond eſt une fuite du premier ; favoir, de caſſer la tête à tout chaland qui oſera acheter de parcils ouvrages au lieu de s'adreſſer à une boutique *Angloiſe* pour les avoir. — Le troiſieme eſt de faire nous-mêmes de meilleurs

ouvrages & de les vendre à un moindre prix; c'est ainsi que nous dirigerons les sources du commerce à notre profit, sans faire violence à nos voisins.

Il n'y a point de peuple sur la face du globe qui osât adopter ouvertement les deux premiers de ces moyens. — Cependant il est bien à craindre que des motifs peu différens aient une secrète influence sur la conduite du genre humain, considéré soit en corps de nation, soit individuellement; & c'est probablement ce que l'on verroit, s'il se montreroient tels qu'ils sont, sans artifice ni déguisement.

Mais, heureusement pour la tranquillité du monde, ces motifs sont trop mauvais pour être adoptés ouvertement; ils sont aussi trop dangereux pour qu'on se permette de suivre la voie ordinaire, parce qu'ils causeroient sûrement la destruction des destructeurs eux-mêmes; il n'y a donc que le troisième moyen qui soit praticable; savoir, de tâcher de faire de meilleures marchandises & de les vendre à plus bas prix que nos rivaux. C'est donc là, Monsieur, non-seulement ce que nous autres *Anglois* devons faire; mais je certifie que c'est

là ce que nous faisons actuellement à divers égards, comme je vais le prouver. — En conséquence, notre jalousie contre les *François* n'est que plus déraisonnable & plus absurde.

Je tirerai ma première preuve de votre propre pays, la *Suisse*. Car s'il y a quelque endroit où les manufactures de *France* soient censées devoir l'emporter sur celles d'*Angleterre*, à cause du voisinage des deux pays, ce doit être dans le vôtre qui n'est séparé de la *France* par aucune mer & même par aucune terre. Et cependant, Monsieur, vous savez très-bien que dans toutes les branches de commerce de métaux, comme plomb, étain, cuivre & airain, fer & acier, les manufactures *Angloises* ont une supériorité universelle, & que dans plusieurs articles d'étoffes de laine & mélangées, de coton, de velours de coton, de camelots &c. &c. Les *Anglois* sont plus que de niveau avec les *François* dans tous les marchés, depuis le lac de *Genève* jusqu'au lac de *Constance* & jusqu'à *Basle* sur le *Rhin*. Pour ce qui est des toiles peintes, des mouffelines & de toutes les sortes de marchandises des *Indes Orientales*, de même que des tentures de papier, meubles de différentes espèces, colifi-

chets & babioles diverses, enfin des instrumens de mathématique & de chirurgie de toutes les sortes, il est certain que les *François* peuvent à peine soutenir la concurrence avec les *Anglois*, pour la bonté & le bon marché de toutes ces choses. Voici, Monsieur, ma première preuve. Vous avouerez sûrement qu'elle porte la conviction avec elle, autant qu'il est possible.

Mais, en second lieu, j'interpellerai ici l'*A-mérique* elle-même, & je la forcerai à servir de témoin sur le même article. Longtems auparavant que nos *seaux & bien-aimés* Colons se fussent ouvertement déclarés indépendans, ils se préparoient secrètement à ce grand événement. D'année en année ils emmagasinoient de plus fortes provisions des marchandises qui ne sont pas sujettes au dépérissement, & qui peuvent être mises en magasin sans perte ni dégât: & durant les deux années qui précéderent immédiatement leur fameux plan de non-importation, ils déployerent leur crédit au dernier degré & firent les plus grands efforts pour accumuler autant qu'ils purent de toutes les sortes de marchandises *Angloises*. Malheureusement pour ce pays trop crédule, ils réussirent

trop bien dans leurs spéculations & contracterent des dettes à la concurrence de quatre millions de livres sterling. Ils leverent ensuite le masque, &, comme nation commerçante, menacerent jusqu'au fond de notre existence, si quelqu'un de nous oseroit exiger qu'ils contribuassent aux dépenses générales qu'ils avoient occasionnées. „ Le commerce des Colonies, „ Monsieur, étoit le commerce par excellence ; „ tous les autres en comparaison n'étoient rien, „ ou presque rien. Sans les Colonies la pauvre „ Angleterre auroit été ruinée ; les ports de „ Londres, Bristol, Liverpool, Glasgow &c. &c. &c. „ seroient devenus déserts, — toutes nos manufactures de Birmingham, de Wolverhampton, de Manchester, Leeds, Halifax & tous „ les endroits où il se fabrique des étoffes, seroient restés sans besogne, & l'on auroit vu „ l'herbe croître dans les rues.” — Tous ces malheurs nous seroient sûrement arrivés, si les Colons Américains n'eussent pu jouir paisiblement des mêmes privilèges que nous & de bien d'autres encore ; — si leurs propriétés n'eussent été défendues ; si l'on ne se fût battu pour eux sur terre & sur mer ; si l'on n'eût fourni de quoi subvenir aux dépenses de leurs guerres, sans qu'ils fussent obligés de payer un schelling

au-delà de ce qu'ils auroient-eux-mêmes accordé de bonne volonté.

Les *Américains* ayant ainsi contracté une dette de quatre millions de livres sterling, & en même teins enveloppé la Mere-Patrie dans une nouvelle dette de plus de cinquante millions employés à leur défense, ils commencèrent à se montrer sur la scène avec moins de réserve. Leur premier plan fut d'établir des manufactures qui fussent à eux, en concurrence avec les nôtres, & de faire venir des marchandises de France, de Hollande & de tout autre pays, afin de se passer des nôtres. Alors c'étoit fait de nous! Notre arrêt étoit prononcé! Nous étions perdus sans ressource!

Hé bien, Monsieur, après avoir essayé & *ressayé* tous ces moyens, qu'en est-il résulté? aucun presque n'a réussi, — & le commerce, après quelque interruption a retourné en plus grande partie dans son premier canal. Bien plus: des navires *François* & d'autres navires neutres, furent (aussi longtems que pouvoit être jouée la farce de la neutralité) employés à porter des marchandises de la *Grande Bretagne* à ses Colonies rebelles. — De sorte que  
nos

nos Colons *Américains*, jadis nos chalands, & devenus actuellement nos ennemis les plus acharnés, au lieu de se fournir dans leurs propres magasins, ou de tirer des marchandises des autres pays, se font vus obligés, pour leur propre intérêt, de revenir encore aux manufactures d'*Angleterre*, — & cela en payant au moins quarante pour cent de plus qu'ils n'auroient fait s'ils fussent restés fideles, & si quand ils étoient bien, ils eussent mieux sçu le connoître.

Après ces deux exemples tirés de la *Suisse* & des Colonies, j'espère que vous ne demanderez pas d'autres preuves pour confirmer ce point; — je me flatte même que les lecteurs, *François* & *Anglois*, sont à présent parfaitement convaincus qu'il y a différentes sortes de marchandises *Angloises*, & à beaucoup meilleur marché & beaucoup plus désirables en elles-mêmes que celles de *France*; conséquemment que nous ne devons pas être effrayés de cet épouvantail, pas plus que nous ne devons craindre la concurrence des *François*, du moins pour les articles dont j'ai parlé ci-dessus.

La chose étant ainsi, il ne seroit assuré-



ment pas incroyable que les marchandises *Angloises* ne perçassent en *France* & que les *François* se prissent d'un amour particulier pour elles. Que ces marchandises soient à beaucoup meilleur marché, c'est une chose que j'ai déjà fait voir par une suite de preuves incontestables; d'un autre côté, qu'elles soient plus *desirables* en elles mêmes, c'est-à-dire mieux faites, plus convenables pour l'usage, plus élégamment finies, & en général mieux émaillées ou mieux polies, c'est une chose avouée de tout le monde, & plus particulièrement par nos ingrats Colons qui auroient été les derniers de tous les hommes à donner la préférence aux manufactures *Angloises*, s'ils eussent cru trouver mieux à se pourvoir ailleurs.

Les principes de *bon marché* & de *bonté intrinseque* étant ainsi établis, il ne falloit pas d'autres motifs pour recommander l'usage des marchandises *Angloises* à quelque nation que ce soit, à moins qu'elle soit trop pauvre pour les acheter. A ces deux motifs j'en ajouterai un troisième qui opère sur la nation *Françoise* avec une force & une énergie extraordinaire; c'est la *nouveauté*, la *variété* & les *apparences*.

Le desir d'être *distingué* est sûrement une passion universellement gravée dans la nature humaine, & qui peut également servir à de bons & à de mauvais objets, suivant qu'il est appliqué; mais je pense qu'on devroit convenir que de toutes les nations il n'en est aucune qui en soit possédée à un aussi haut degré que la nation *Françoise*. De là il suit que, comme différentes especes de marchandises *Angloises* sont non-seulement à plus bas prix & meilleures qu'ailleurs, mais qu'elles conservent encore l'avantage d'être nouvelles après leur entrée en *France* — par conséquent d'apporter encore une plus grande variété; elles ont de plus cette recommandation qu'elles excitent plus fortement l'attention des spectateurs, que toutes les manufactures de *France* de même sorte ne sauroient faire. A la vérité, il arrive souvent que cette passion pour la variété, & pour se distinguer par elle, opere si puissamment que de faire taire la plupart des autres considérations. . . . Sans cela, comment pourrions-nous rendre raison du desir ardent qu'ont une infinité de Dames *Françoises* de porter des étoffes *Angloises*, des rubans *Anglois*, des gants *Anglois* &c. &c. &c. — pendant que nos Dames *Angloises* se croiroient

également malheureuses, si elles ne pouvoient paroître vêtues à la *Françoise*? Comment, autrement, pourroit-on concevoir la coutume qu'on a dans les palais royaux de *France*, (coutume qui paroît si étrange à nos yeux & si répugnante à nos idées) de vendre *ouvertement*, des quantités très-considérables de bijoux *Anglois*, de quincailleries & colifichets reconnus pour *Anglois*, au *Palais royal* à *Paris*, aussi bien qu'à *Verfailles*, *Fontainebleau* &c. &c. même sous les yeux du Roi, s'il arrivoit que Sa Majesté vînt à passer par là. Cela n'est-il pas, ou du moins n'étoit-il pas? J'en appelle à vous-même; j'en appelle à l'univers entier. Mais en voilà assez sur cette partie de mon sujet, & sûrement elle n'a pas besoin d'être éclaircie davantage.

Considérons donc maintenant s'il est de l'intérêt de la *Grande-Bretagne* de réduire un Royaume si bien disposé à faire usage de nos manufactures, à la misère & à la mendicité, quand elle seroit en état d'opérer une telle catastrophe. — Au contraire, n'est-il pas de notre intérêt véritable de favoriser la prospérité de la *France* par toute sorte de moyens justes & honnêtes, d'après la même raison qui nous

porte à travailler à la nôtre. De ces deux alternatives l'une doit être vraie & l'autre fautive. Si la France devenoit plus pauvre, elle seroit une pratique d'autant plus mauvaise pour l'Angleterre; — & si au contraire elle devenoit plus riche, elle en seroit probablement meilleure. La chose est si claire, qu'on croiroit le préjugé national même incapable de ne pas reconnoître universellement une vérité si évidente & de n'y pas adhérer. Mais, comme ce Démon (la *Jalousie de Commerce*) prend toute sorte de formes pour s'insinuer chez les hommes & leur causer des peurs paniques & des craintes mal fondées, je tâcherai de le poursuivre sous toutes ses formes, — afin de convaincre le monde, si je puis, qu'il n'est jamais entré dans les desseins de la Providence de faire de nous des bêtes féroces, pour nous déchirer & nous dévorer les uns les autres, mais qu'au contraire — quel que soit le devoir des hommes en société, pris dans un sens moral, notre sage & gracieux Créateur a voulu que l'intérêt du commerce fut la base de notre intérêt réel, permanent & national. En poursuivant une tâche de cette nature, je suis assuré des vœux les plus ardents de tout ami de l'humanité, de tout vrai patriote, *François & Anglois*, plus

( 38 )

spécialement du bon Monsieur NECKER. —  
Je le prie en conséquence d'agréer mes remer-  
ciemens les plus sinceres de ce qu'il m'a four-  
ni l'occasion de traiter cet objet favori, & de  
me croire.

Son très-dévoué Serviteur.

J. T.

LETTRE IV.

*Considérations ultérieures sur l'inconséquence de la  
Jalousie de Commerce, quand on ne veut pas  
souffrir de rivaux, & sur son inefficacité pour  
parvenir à tel but hométe que ce soit.*

A MONSIEUR NECKER.

CUI BONO?

Depuis les jours d'Hésiode jusqu'à présent on a toujours observé que deux hommes du même métier s'accordent difficilement. La description que nous donne Hésiode de ces concurrens est si burlesque, que je ne puis comprendre comment les *Gueux & les Troubadours* de ce tems-là n'obtinrent pas de quelques Législateurs des privilèges exclusifs. Je pense même qu'on pourroit insérer des paroles du Poëte que tous les *commerces* furent autrefois libres; autrement qui oseroit dire que l'émulation parmi les commerçans auroit eu pour objet le bien public? Qui, dis-je, oseroit le

NECKER. —  
mes remer-  
il m'a four-  
vori, & de

le Serviteur.

J. T.

dire , si l'on eût mis des entraves à cette émulation ?

Mais qu'il y ait eu ou non à cette époque des Compagnies de commerce exclusives, toujours est-il vrai que dans la suite l'esprit de monopole prévalut tellement presque partout, qu'on ne laissa passer aucune occasion d'établir des Compagnies d'exclusion ou de restriction, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre.

Dans ma dernière réponse à la Théorie du Gouvernement de M. LOCKE, j'ai montré, (page 310) que les premières Chartes données dans les tems gothiques par les Rois & leurs Barons, furent des chartes de *simple protection*. On en avoit grand besoin, & elles étoient bien nécessaires dans un siècle de barbarie, où toute l'Europe étoit couverte d'hommes armés, qui en effet n'étoient que des *bandits*, & qui s'imaginoient pouvoir regarder comme un brigandage légitime de saisir les personnes & les biens de ceux qui n'étoient pas protégés. Mais quand une fois une troupe d'ouvriers persécutés se fut réunie, au moyen d'une charte, dans une place de force & de sûreté, & proche de quel-

que grand château, ils furent si bien à l'abri de toute insulte, que ni les maraudeurs du Roi, ni ceux de ses Barons n'osèrent plus les molester. D'un autre côté, comme ils étoient autorisés à choisir eux-mêmes leurs Magistrats & à faire des statuts pour se bien gouverner, ils eurent l'avantage d'avoir leurs différends terminés par des juges de leur choix, & résidant proche d'eux. Une pareille institution étoit alors juste & salutaire; & si ces ouvriers n'eussent pas poussé plus loin la manie des corporations & le desir d'être protégés, ils auroient rendu un service signalé à eux-mêmes & à l'humanité; mais, malheureusement pour le public, & enfin pour eux-mêmes, ils ne s'en tinrent pas là; car ils ne se virent pas plutôt en sûreté dans leurs possessions, & libres de jouir des fruits de leur industrie & de leur travail, qu'il commencèrent à envahir la propriété des autres, & de persécutés ils devinrent de violens persécuteurs. Sous prétexte de faire des réglemens pour le bien du commerce & de maintenir le crédit des manufactures, ils introduisirent des monopoles & des exclusions sans nombre; de sorte que, si l'on faisoit un recueil de toutes les supercheries, fraudes & tromperies dont ces hommes faisoient usage sous le mas-



que du zèle pour le bien public, mais dans le fait pour décourager l'émulation & pour n'avoir point de concurrens dans leurs commerces respectifs, peut-être seroit-ce un des tableaux les plus piquans qui aient jamais paru de la mauvaise foi & de la folie des hommes.

Mais, en vérité, Monsieur, le tableau que vous avez fait en *France*, rendroit cet exposé inutile; ainsi il ne nous reste qu'à ajouter quelques coups de pinceau à votre chef d'œuvre. Monsieur TURGOT, votre prédécesseur, avoit accumulé tant d'absurdités, copiées dans les statuts & les restrictions exclusives de ces Compagnies de commerce, afin de montrer aux yeux de la nation leurs friponneries & leurs folies, que lorsqu'il obtint du Roi, son maître (\*), un Lit de justice solennel à Versailles pour leur abolition, je fus intimement persuadé que l'impudence même n'auroit pas été capable de résister à tant & de si fortes preuves; & je félicitai le Ministre qui m'avoit honoré d'une copie imprimée de la marche qu'il avoit suivie, de la victoire qu'il avoit emportée sur les plus grands ennemis de la *France*, *l'ignorance*, la  *paresse* & la *fraude*, victoire d'une conséquence

(\*) Le 12 Mars 1776.

plus réelle pour la grandeur & la prospérité d'un Royaume que toutes les batailles gagnées par ses plus illustres Monarques & par ses plus habiles Généraux. Mais hélas! son triomphe fut bien court; — ce fut un beau rêve, un phantôme & rien de réel, comme il le dit lui même ensuite dans une lettre. Et, pour récompense, d'avoir voulu rendre un service aussi éminent à sa patrie, il fut culbuté.

Quant à ces particularités, c'est-à-dire ce qui concerne l'abolition des chartes exclusives, vous devez convenir, Monsieur, que l'Angleterre à une supériorité manifeste sur la France. Nos corporations exclusives & nos Compagnies de commerce ont aujourd'hui très-peu de puissance pour faire du mal, relativement à celles qu'elles avoient autrefois, car les hommes commencent partout à ouvrir les yeux; & l'état florissant de ces grandes places de manufactures en Angleterre, les plus vastes sûrement de l'Europe & peut-être du monde connu, où tout homme est parfaitement libre de suivre le cours du commerce qui convient le mieux à son génie ou aux circonstances, — ce florissant état, dis-je, a fait sentir aux plus stupides d'entre nous qu'il n'est rien qui excite mieux l'industrie

& le génie qu'une émulation constante, & qu'il ne devrait y avoir aucun homme armé du pouvoir de la loi & d'un privilège exclusif pour opprimer son concurrent. Nous pourrions même aller plus loin; car non-seulement nous sentons, mais nous raisonnons un peu sur ce sujet: — je dis, un peu; car hélas! ce n'est pas beaucoup. Puissent nos facultés intellectuelles acquérir chaque jour une nouvelle force, afin que le bon sens & le patriotisme puissent prévaloir partout! Ce n'est pas que nous n'ayions assez de discernement pour voir que les plans de ces Commerçans à vue courte, en excluant tout concurrent, doivent se terminer par leurs propres malheurs & leur perte, parce que de tels artifices sont des pièges qu'ils se tendent évidemment à eux-mêmes. Donnons pour exemple le fait suivant: Une troupe d'artisans ou de marchands d'entre le peuple, un boulanger, un boucher, un cordonnier, un tailleur, & un boutiquier s'étant assemblés pour consulter profondément, résolvent d'exclure tous ces interlopes, qui, sans avoir fait un apprentissage régulier, osent fabriquer des marchandises, ou qui, sans être agréés à quelque Compagnie ou Corps de métier, osent les exposer en ven-

te. Plein de l'ardeur que doit avoir tout bon patriote pour le bien du commerce, selon le refrain ordinaire, le boulanger entame l'affaire ; il observe, avec beaucoup de sagacité, que les bouchers, les cordonniers, les charpentiers, les boutiquiers, les tailleurs &c. &c., agrégés ou non agrégés, régulièrement installés ou non dans leurs commerces respectifs, font tous également consommation de pain ; aussi n'oppose-t-il aucun argument contre le nombre de ces fortes de marchands qui se sont établis dans son quartier, afin qu'ils puissent manger de son pain ; mais quant à cet impudent, cet intru (en montrant du doigt un pauvre boulanger sans maîtrise) qui a ouvert une boutique dans son voisinage pour lui enlever ses chalands, il est d'opinion qu'il faut le punir pour épouvanter les autres. Le boucher vient ensuite, & chante la même gamme que le boulanger & ainsi de suite, jusqu'à ce que chacun d'entr'eux ait pris part à la farce. — Et au bout du compte, il se trouve que ces sages faiseurs de projets n'ont rien gagné du tout ; mais qu'au contraire, par ces exclusions mutuelles, ils ont étouffé en eux & dans les autres, l'esprit d'industrie & d'émulation.

— Voici, Monsieur, comme nous raisonnons en *Angleterre* ; &, ce qui vaut beaucoup mieux, c'est *ainsi* que nous agissons en bien des cas. Car quoique, dans une Constitution comme la nôtre, il soit dangereux de toucher aux anciennes chartes, lors même qu'elles ont des inconvéniens très-sensibles, nous en corrigeons souvent les mauvais effets, sans paroître toucher aux fondemens. La liberté de commerce accordée par des actes de Parlement à des personnes d'un certain rang (privilege qui s'étend maintenant à tous ceux qui servent dans la Milice) accélèrent beaucoup la chute des projets & la fin des maux qu'occasionnent les monopoles d'ignorans & imbécilles commençaient. Mais la plupart de nos Cours de justice favorisent surtout la liberté générale du sujet, partout où elles le peuvent ; car, dès que quelque cause de cette nature est portée devant elles, les juges aussi bien que le Conseil, ne manquent jamais d'observer, en résumant les preuves, que la cause de la plainte fournit le témoignage le plus convaincant contre la justice du cas du plaignant. “ Si le défendant persécuté, dit-on, eût été un homme prodigue, inconsidéré, malhabile ; — s'il eût vendu ses marchandises plus cher &

„ qu'il les eût faites plus mauvaises que les  
 „ complaignans ; — ceux-ci n'auroient pas  
 „ pris garde à lui pour ces sortes de fautes,  
 „ quelque amour qu'ils affectent pour le bien  
 „ du commerce & pour le soutien du crédit  
 „ des manufactures ; mais ils lui auroient per-  
 „ mis de se ruiner à sa guise. Au lieu que le  
 „ véritable grief des poursuivans est exacte-  
 „ ment ceci : Il est plus soigneux, plus frugal,  
 „ plus adroit & plus ingénieux qu'ils ne le sont.  
 „ Tel est le crime impardonnable qu'ils pour-  
 „ suivent actuellement & qu'ils prétendent fai-  
 „ re punir.”

Après des raisonnemens si justes & si clairs,  
 & comme d'ailleurs nous nous montrons beau-  
 coup plus éclairés dans ces procédés que vous  
 ne l'êtes en *France*, (je parle de votre habi-  
 leté pratique & non de votre théorie) on au-  
 roit dû s'attendre à nous voir appliquer ces  
 raisonnemens au cas des nations rivales, après  
 les avoir appliqués si judicieusement au cas des  
 individus. Mais hélas ! je ne fais comment la  
 faculté de raisonner nous manque absolument  
 dans les choses où nous en avons le plus de  
 besoin ; il semble qu'en cela nous soyons arri-  
 vés à notre *nec plus ultra* ; car nous ne pou-

vons concevoir que les mêmes maximes soient aussi concluantes dans un cas que dans un autre, quoiqu'elles le soient en effet. " Quoi, „ dit l'honnête *Anglois*, est-ce que nous ne „ devons pas être jaloux de l'accroissement du „ commerce de la France, qui est notre riva- „ le? Ne devons-nous pas l'empêcher de de- „ venir riche, s'il est en notre pouvoir? Oh! „ sûrement que nous le devons; parce que sa „ richesse fait notre pauvreté, & sa pauvreté „ notre richesse. Nous sommes par conséquent „ ennemis naturels & nécessaires, & nous de- „ vons rester tels jusqu'à la fin des siècles."

On pourroit, Monsieur, compter par mille & par millions ceux qui implicitement admettent ces assertions sans examen; il en est même qui poussent la crédulité au point de fonder là-dessus une partie de leur symbole en matière de politique & de commerce, quoique ouvertement incrédules dans des choses plus relevées. Quant à moi, je n'ai jamais été & probablement je ne serai jamais partisan d'une pareille doctrine. La multitude peut penser ce qui lui plaît; mais moi, je me flatte d'être un Protestant d'une croyance trop conséquente pour attribuer l'infailibilité à quelque mor-

mortel que ce soit. Après avoir rejeté les prétentions du Pape & de son Conclave, je ferois extrêmement mortifié si l'on pensoit de moi que je pourrois me soumettre aveuglément aux frivoles décisions des politiques de cabaret, — ou, ce qui est pire encore, aux déclamations vénales des écrivains de parti. Si l'on pouvoit montrer que l'Être suprême n'est pas capable, ou qu'il n'a pas la volonté de gouverner deux États aussi vastes que la *France* & l'*Angleterre* avec autant de sagesse & de bonté, que nos Gouverneurs, dans ce monde sublunaire, peuvent régler les intérêts en apparence opposés des différentes cités, villes ou individus de leurs domaines, de manière à les concilier pour le bien du tout; — dans ce cas, je pencherois à croire qu'il faut encourager les jalousies nationales & que les fréquentes guerres qui en sont la suite, doivent être poursuivies avec un acharnement inflexible. Mais je crois avoir montré le contraire avec une évidence qu'il est difficile d'obscurcir, & encore plus de réfuter.

Cependant, je n'ai pas encore épuisé mon sujet; & je prie qu'on trouve bon qu'en surcroît de ce qui a déjà été dit, j'observe que les prétextes de jalousie nationale entre la *France*



& l'Angleterre font beaucoup moins plausibles que ceux qui pourroient survenir entre deux autres pays voisins, quels qu'ils soient. Ainsi, par exemple, le caractère d'un *François*, considéré en corps de nation, est vif & enjoué, léger & inconstant; celui d'un *Anglois* est pénétrant & profond, méthodique & correct. Dans l'un l'imagination domine, dans l'autre c'est le jugement. L'imagination brillante du *François* lui donne la supériorité dans presque tous les ouvrages d'éclat & de parade. Le jugement solide de l'*Anglois* brille dans la fabrication des objets les plus propres à l'usage & aux commodités générales. Un *François* veut frapper les regards au premier coup d'œil; un *Anglois* tâche d'employer toute son attention pour examiner la bonté de l'ouvrage, l'habileté & l'imagination de l'ouvrier. On a fait souvent ces observations & assurément elles sautent aux yeux. Pourquoi donc n'en tire-t-on pas la conclusion convenable? — une conclusion d'une si grande conséquence pour la paix & le bonheur de l'humanité; favoir, que des talens & des qualités si différentes, ne peuvent, à proprement parler, pas être rivaux les uns des autres, puisqu'ils se déploient dans des sphères différentes & qu'ils tendent à des objets & usa-

ges différens. En conséquence, il y a d'autant moins de prétextes plausibles pour une jalousie nationale de commerce entre la *France & l'Angleterre*, qu'il ne peut y avoir de concurrence nationale sur ce point entre l'une & l'autre.

De plus, comme la matiere dont nous traitons est extrêmement intéressante pour la tranquillité & le bonheur de l'humanité, — je dois encore la considérer sous un autre point de vue. L'éclaircissement du sujet ne paroitra pas peut-être assez noble à quelques-uns de mes lecteurs ; mais, comme les observations sont justes, & les conséquences de la plus grande importance, je serai moins sensible aux critiques qu'on en pourroit faire. *Hæ mugæ seriâ ducunt.*

L'office de *Monsieur le Valet & de Monsieur le Friseur & de Mademoiselle la Coëffeuse &c.* est de créer avec leurs doigts ces êtres connus sous le nom d'*Elégans & d'Elégantes*, — choses qui, pour la plupart, doivent leur existence à une imagination vive & à ce bel indéfinissable, *je ne sais quoi*. En conséquence, il n'est point, à proprement parler, de système fixe de machines propres pour la formation de pa-

reils embryons & pour leur donner le dernier coup de pinceau; car tout dépend du caprice, du goût & du ton. En un mot, la mode ou la coutume est le grand Empire où la *France* a toujours régné & où probablement elle régnera toujours sans rivaux. L'*Anglois*, naturellement appliqué, est d'un caractère tout-à-fait différent; il a un talent particulier pour faire une bonne distribution du travail & pour adapter chaque détail à la capacité, à l'âge, au sexe, & à la force des personnes qu'il employe. Je pourrais dire encore qu'il n'a presque pas son égal pour ce qui concerne la construction des machines propres aux diverses fins de différentes manufactures. Mais il ne peut adapter les dents de ses roues, de ses vis, de ses poulies, de ses leviers; son vent, son eau, ou ses machines à feu à la fabrication d'*Elégans* & d'*Elégantes*. C'est là une affaire totalement distincte, & qui restera toujours telle; conséquemment l'*Anglois* sera toujours imparfait dans ces sortes de choses. Il est pourtant vrai que, s'il lui eût été possible d'appliquer son esprit mécanique & ses machines de commerce à de telles fins, les manufactures *Angloises* d'*Elégans* & d'*Elégantes* auroient été, sans contredit, les meilleures, les moins chères, & du poli le plus fini.

Ce'a posé, les *François* & les *Anglois* doivent se contenter de leurs talens respectifs, & ne pas entreprendre des choses dans l'exécution desquelles, au moins pour la plupart, il est sûr qu'ils échoueroient. Une autre conclusion, aussi juste, si j'ai bien raisonné, c'est que si ces deux nations jouissoient d'une paix solide, (ce qu'il ne faut presque pas espérer, tant que cette furie, la *jalousie de commerce*, tiendra le flambeau de la discorde allumé entre elles) elles en feroient d'autant plus riches & par cette raison d'autant meilleures pratiques, réciproquement l'une pour l'autre. Dans un pareil cas, la *France* augmentant en richesses, le *François* desireroit jouir de divers articles d'usage & de convenance, auxquels il n'auroit jamais pensé dans son état de pauvreté, & en conséquence il les achetteroit, médiatement ou immédiatement, à un marché *Anglois*, parce que là il auroit à choisir dans une infinité de choses différentes, & parce qu'aussi il y trouveroit presque toutes les sortes de manufactures, du travail le plus achevé & du meilleur marché. D'un autre côté, plus l'*Angleterre* deviendroit riche, plus les *Anglois* des deux sexes voudroient se distinguer par les modes & coutumes de *France*, &

acquérir les graces qui , comme dit fort bien Lord CHESTERFIELD, ne font pas une plante de ce terroir.

Hé bien! je le demande ici: y a-t-il quelque chose contre nature dans de semblables procédés, quelque chose de déshonorable & de bas pour l'une ou l'autre nation? D'où vient donc tant de clameurs sur la perte du commerce, & quelle raison peut-on assigner pour fomenter ainsi l'antipathie nationale entre les deux peuples? Je vais plus loin encore: — je suppose que des deux côtés on se tienne dans de certaines limites qu'il appartient à tout sage Législateur de régler & de prescrire, & je suppose encore que ni l'une ni l'autre ne passe ces limites, qu'y a-t-il là que les moralistes les plus austères puissent censurer, ou les hommes d'Etat les plus sages, & les patriotes les plus éclairés, puissent désirer de changer dans la conduite de l'une ou l'autre nation? A toutes ces raisons j'en aurois pu ajouter beaucoup d'autres; mais, en vérité, j'ai dit assez. — Si maintenant, malgré tout ce que viens de dire, vous & d'autres, ne voulez pas vous avouer partisans de ma doctrine, au moins ai-je l'intime persuasion

( 55 )

que vous ajouterez foi à la droiture de mes intentions, fût-ce aux dépens de mon jugement ?

Plus flatté de cette idée que de toute autre,

J'ai l'honneur d'être

Votre dévoué Serviteur.

J. T.

D 4

LE T T R E V.

*Arrangement entre l'Angleterre & l'Amérique, dans la supposition que l'Angleterre seroit victorieuse & l'Amérique subjuguée.*

A M O N S I E U R N E C K E R,

C U I B O N O ?

**L'***Angleterre & l'Amérique sont en guerre, & il y a déjà bien des années que cela dure. Des trésors immenses ont été dépensés; des torrens de sang ont été répandus; un grand nombre de personnes ont péri, outre celles qui ont succombé dans les combats. La confusion & toutes sortes de désordres ont prévalu partout, afin d'obtenir, — Quoi? L'Angleterre dit qu'elle fait la guerre pour faire rentrer ses Colonies révoltées dans le devoir; — l'Amérique dit qu'elle se bat pour l'indépendance.*

Je n'examine point ici de quel côté a été le

blâme dans le principe, ou de quel côté il est maintenant, suivant les termes de la Constitution *Angloise*. — Qui sont ceux qui ont raison & qui sont ceux qui ont tort dans cette malheureuse dispute? — C'est là une considération particulière, étrangère au sujet qui nous occupe. Mon affaire dans ce moment est simplement ceci: Examiner quels profits ou avantages l'on peut se promettre du succès, dans l'un ou l'autre parti, dans le cas où l'un des deux seroit victorieux?

Et d'abord, supposons que l'*Angleterre* recouvre les *Américains*! Là voilà donc triomphante; la rébellion est étouffée. — Je vais plus loin; & comme nous ne pouvons faire les choses à demi, je supposerai qu'il subsiste enfin entre les *Anglois* & les *Américains* une union aussi parfaite que jamais, & que la réconciliation est aussi cordiale qu'il est possible. Après cela, *Cui Bono*? Et quels bénéfices, quand les comptes ont été justement balancés, peuvent revenir à l'*Angleterre* du retour des *Américains* à l'ancienne domination?

Trois choses, dit-on, sont maintenant le but & l'objet de nos efforts continuels.



D'abord, nous nous proposons de rétablir notre ancien commerce avec les Colonies.

En second lieu, nous espérons que quand la réconciliation sera faite, l'on viendra à bout de persuader aux *Américains* (sans leur faire violence) d'entrer pour une part dans les dépenses générales de l'Empire.

Et en troisième lieu, nous pensons qu'au moyen de leur soumission & obéissance, nous recouvrerons notre ancienne réputation & notre gloire nationale.

Tels sont les motifs réels ou supposés qu'on peut alléguer pour la continuation de la guerre présente. Examinons-les donc séparément & nous en saisirons mieux la force réunie.

D'abord, nous voulons rétablir notre commerce. Le mot *commerce*, Monsieur, est un terme très-vague & peut servir pour toute communication mercantile entre nation & nation, entre individu & individu, de quelque nature qu'elle soit. Mais, dans le commerce dont il s'agit ici, ce mot doit signifier l'exportation des manufactures de la *Grande-Bretagne* en *Amérique* &

l'importation des productions de l'*Amérique* dans la *Grande-Bretagne*. Nous avons, ce semble, perdu & cette importance & cette exportation; & , pour réparer nos pertes , on n'imagine pas de mesures aussi convenables que la guerre & la victoire. Malheureusement pour les fauteurs de la guerre présente, l'événement prouve que ces mesures sont singulièrement fausses, — fausses dis-je, dans le sens qu'ils y donnent; car nous n'avons perdu notre commerce avec l'*Amérique*, qu'autant que les *Américains*, & nous-mêmes, sommes devenus plus pauvres, & par conséquent plus mauvais chalands les uns pour les autres, à cause des dépenses énormes qu'a occasionné la guerre. — En même tems que le prix des denrées & des marchandises des pays respectifs est prodigieusement haussé pour les consommateurs; — haussé, dis-je, à cause de l'augmentation des frêts, des assurances, & des risques; — & surtout à cause des profits immenses que font à présent les Etrangers avec leurs vaisseaux neutres, étant les seuls agens, facteurs, & voituriers entre les deux pays.

Cela étant ainsi, & les désavantages étant des deux côtés, y a t-il de quoi être surpris que le commerce entre l'*Angleterre* & l'*Amérique* ne

foit pas aujourd'hui florissant? De bonne foi, comment, pourroit-ce être autrement dans un tel état des choses? — Il est bien plus naturel de demander: — la continuation de la guerre, ces miseres mutuelles & les banqueroutes qui en font la suite, — feront-ils là des moyens de faire revivre notre commerce, & de rendre les deux partis plus riches ou réciproquement meilleurs chaland? — La logique d'un homme qui voudroit soutenir un tel paradoxe ne seroit guere envie. Il peut dire ce qui lui plaît.

Autrefois c'étoit une offense, pour ainsi dire impardonnable, de vouloir convaincre les *Anglois* que leurs manufactures avoient la préférence sur celles des autres nations, relativement au bon marché. Car les *Anglois* ont un penchant étrange à se former des idées sombres & noires touchant le commerce. Et rien ne semble leur plaire davantage que ce mot du fameux Lord *Chesterfield*, prononcé toujours d'un ton grave: *Nous sommes perdus!* nous sommes ruinés! aussi son ami, le Lord *Bolingbroke*, établissoit-il toutes ses dissertations patriotiques sur cette base. — Pour quels hauts faits, lui & les patriotes de sa trempe jouirent-ils d'une estime qui alloit presque jusqu'à l'adoration, de

la part du bon peuple *Anglois*, durant le regne long, pacifique & fertile en richesses, s'il est permis d'user de ce terme, de Sir Robert Walpole? Il est pourtant vrai que long-tems avant eux le refrain de la chanson étoit : *Nous sommes ruinés, nous sommes perdus!* Un auteur de quelque réputation, *Josué Gée*, étoit si préoccupé de cette idée désespérante, qu'il entreprit de démontrer, par des figures & des tables de compte, que les balances du commerce étoient presque partout prodigieusement contre nous; de manière que, selon cette consolante démonstration, il ne seroit pas resté un schelling dans la *Grande-Bretagne* depuis 60 ans. Cependant, Monsieur, nous avons dépensé & prodigué depuis ce tems, pour des guerres absolument inutiles & infructueuses, au-delà de cent cinquante millions de livres sterlings, — preuve incontestable qu'il s'étoit étrangement trompé dans ses calculs, tout en se livrant aux réflexions les plus tristes sur notre prudence.

Quoi qu'il en soit, ce que les raisons & les argumens ne pouvoient démontrer touchant le commerce, l'expérience l'a suffisamment effectué. Les marchands & manufacturiers *Anglois* trouvent & sentent à présent que leurs mar-

chandises dans les marchés *Américains* (nonobstant tous les inconvéniens auxquels elles sont sujettes à présent) y sont reconnues pour meilleures & moins cheres que celles de la même espece des autres nations, de l'aveu même des *Américains*. C'est un heureux présage qui peut tendre à plusieurs bonnes conséquences, si l'on en fait tirer parti; car, d'après cela, rien n'est plus clair que les *Américains* achetteront nos marchandises, dès que c'est leur intérêt & qu'ils le pourront faire, quelque violente antipathie qu'ils puissent concevoir contre nous. Et je désire que ce soit de prouver qu'ils aient jamais acheté nos marchandises contre leurs propres intérêts, même dans les tems où leur amitié nous présentait la perspective la plus flatteuse. Une chose pourtant que je dois avouer, c'est qu'autrefois ils achetoient souvent des marchandises *Angloises*, quand ils savoient bien qu'ils n'avoient ni le pouvoir ni la volonté de les payer. Du produit de ces marchandises ils en achetoient de beaux domaines, ou bien ils s'en servoient pour commercer dans les établissemens *Espagnols*. Si donc c'est de ce commerce que veulent parler les plaignans, quand ils déplorent la perte du commerce de l'*Amérique*, j'espère que jamais nous ne recouvrerons

un tel commerce pour l'avenir; je veux dire, que jamais nous ne leur confierons des objets aussi considérables que par le passé. Les mauvaises dettes des *Américains* envers l'*Angleterre* étoient au delà de ce qu'on pourroit imaginer, longtems avant les troubles actuels; — elles alloient beaucoup au-delà de toutes les sommes dues à cet Empire, par toutes les autres parties du monde.

De plus, nous voyons à présent & nous savons que les meilleures productions de l'*Amérique* peuvent entrer en *Angleterre*; si nous les payons le plus, quelque obstacle qu'y mettent les guerres civiles, les haines nationales, jointes au découragement & à une infinité d'autres difficultés. Le tabac des Colonies revoltées, de Maryland & de Virginie, de même que les productions précieuses des autres Colonies, se vendent & s'achètent aujourd'hui publiquement & sans difficulté, même dans des encans publics, dans tous nos grands ports de mer, ainsi qu'avant la guerre. Après de semblables preuves que pouvons-nous donc demander ou désirer de plus? Et si cela n'est pas suffisant pour nous convaincre que la conquête de l'*Amérique*, — en la supposant possible, —

ne peut en aucune maniere être utile dans ce qui concerne le commerce, — je serois bien aisé de savoir quelle sorte de preuve fera ou pourra être censée suffisante? En un mot, si une expérience journaliere & des preuves de fait ne sont pas capables de nous porter à l'aveu que notre plan est totalement mauvais, je ne fais plus que dire, si ce n'est de déclarer, ouvertement & sans réserve, que nous sommes résolus à agir contre la conviction — & contre notre propre intérêt. — *Non persuadebis, etiam si persuaveris.*

Mais on nous dit, en second lieu, “ que la réduction de l'*Amérique* seroit un moyen de persuader à ce peuple, au-delà de l'Atlantique, d'entrer pour quelque chose dans les dépenses nationales dont nous sommes accablés.” Bon! Et alors ce raisonnement aura à peu près l'effet suivant, quoique en termes différens. —

„ Après avoir tâché pendant plusieurs années de subjuguier les *corps* des *Américains*  
 „ par la force des armes, nous renoncerons  
 „ pour l'avenir à toute méthode pareille; par-  
 „ ce que nous nous proposons de subjuguier  
 „ leurs *esprits* par la supériorité de notre élo-  
 „ quence

„ quence séduifante. Nous leur dirons , &  
„ certainement ils nous croiront , que nous ne  
„ voulons plus employer désormais des méfu-  
„ res violentes. Nous detestons & abjurons  
„ toute autorité & juridiction sur eux , & nous y  
„ renonçons. Ils pourront jouir de leurs droits  
„ inaliénables , quels qu'ils puissent être ; ils  
„ se donneront eux-mêmes des loix , & ils se-  
„ ront leurs maîtres en toutes choses ; —  
„ & , s'ils ne veulent payer aucune taxe , —  
„ ils se taxeront eux-mêmes. Mais , après que  
„ nous leur aurons fait croire toutes ces bel-  
„ les choses , nous ferons fondre sur eux une  
„ telle armée de tropes & de métaphores d'é-  
„ lite , qu'ils seront dans l'impuiffance d'y ré-  
„ sifter — quoiqu'ils aient résisté si longtems  
„ à nos canons & à nos bayonnettes. Bien  
„ plus , quoique , dans les tems de leur prospé-  
„ rité , quand ils étoient riches & puissans , ils  
„ n'aient pas daigné payer la moitié de leurs  
„ propres dépenses civiles & militaires —  
„ encore moins contribuer , d'un seul schel-  
„ ling , à l'entretien des nôtres ; — cepen-  
„ dant , quand ils seront devenus pauvres , ban-  
„ queroutiers & hors d'état de subsister eux-  
„ mêmes , nous leur persuaderons alors de don-  
„ ner & octroyer , du superflu de leur pau-



„ vreté, de riches subsides pour leur avantage  
 „ & pour le nôtre. Et comme c'est un plan  
 „ qui promet tant, & dont le succès est si cer-  
 „ tain, nous y persévérerons, & nous conti-  
 „ nuerons la guerre d'année en année, coûte  
 „ que coûte, jusqu'à ce que nous l'ayions exé-  
 „ cuté parfaitement.”

Monfieur, j'ai eu l'honneur de connoître dans ma jeunesse un vraiment grand-homme, un génie original dans le monde savant. Il avoit coutume de dire que les facultés intellectuelles des humains étoient d'une nature si précaire, qu'il étoit impossible de s'affurer d'en jouir, à tous égards, même pour un jour; qu'une frénésie ou quelque autre espèce de délire pouvoit en ôter à l'homme l'usage ou l'exercice, en tout ou en partie, pour un tems plus ou moins long, & peut-être pour toujours. — Si cela est ainsi, dit-il, ne pouvons-nous pas étendre l'observation un peu plus loin, & conclure par analogie, que les *corps* entiers d'hommes, les grandes sociétés, & même les nations, peuvent être sujets, à quelques égards, à de pareilles maladies, & à des accès de folie? — Il ne faut rien moins qu'une telle supposition pour concevoir en partie les absurdités frap-

pantes & les inconséquences de caractère & de conduite qu'on lit à chaque page dans l'histoire, & qu'on voit chaque jour dans le monde.

Je ne prendrai pas sur moi de défendre la manière dont cet éminent Prélat rend raison de ces inconséquences publiques & de ces contradictions de caractère, en rapportant des faits qui fourmillent partout dans l'histoire; mais une chose que j'aurai le courage de dire, c'est que si les *Anglois*, les *François*, les *Américains*, les *Espagnols*, & les *Hollandois* venoient à être affligés de la perte de leur raison, respectivement au sujet qui nous occupe maintenant, ils ne pourroient donner de plus fortes preuves de délire national, qu'ils donnent actuellement; en continuant de poursuivre des plans absurdes & ruineux, si répugnans à tout principe de raison, & si diamétralement opposés à leurs intérêts essentiels.

Le dernier motif exposé pour persister dans nos plans dispendieux pour le recouvrement de l'Amérique, est de rétablir notre ancienne gloire.

La gloire, Monsieur, autant qu'elle concer-

ne le cas présent , peut être considérée sous deux points de vue : premierement , la gloire ou l'honneur d'avoir un Empire d'une étendue immense ; & secondement la gloire ou la renommée , attachées à la bravoure & au courage.

S'il s'agissoit ici de la premiere , il y auroit d'abord une question importante à décider , savoir : s'il est de notre intérêt réel & de l'avantage de la nation d'avoir un Empire aussi immensément étendu que celui que nous avons , ou avons eu ? Et s'il y auroit quelqu'un qui voudroit entreprendre de prouver que la nation *Angloise* est ou sera plus heureuse , plus riche , plus sage ou plus forte , d'avoir un Empire si difficile à gouverner. Je dis que toutes ces choses doivent être préalablement prouvées. — Et ensuite il nous restera assez de tems pour examiner jusqu'à quel point notre gloire est intéressée au recouvrement d'une Souveraineté nominale sur ces régions immenses & éloignées ; — une Souveraineté  *nominale* , dis-je , car c'est ainsi , tout au plus , qu'on pouvoit l'appeler , lorsque nous combattions pour elles , & que nous répandions notre sang & nos trésors pour leur cause , — lors mé-

me qu'il ne nous étoit pas permis de presser un seul *Américain*, quoique nos vaisseaux de guerre qui étoient dans leur ports fussent remplis de matelots Anglois, pressés pour leur défense. *Hutchinson*, le dernier Gouverneur, m'a assuré ce fait. Il m'a dit n'avoir jamais voulu accorder la permission de faire de ces enrolemens à *Boston*, si ce n'est pour prendre les *déserteurs Anglois*; & il croyoit qu'on en faisoit de même dans toute l'*Amérique*. C'est là cependant l'homme dont les Bostoniens démolirent la maison avant que la guerre eût éclaté, & que le Docteur *Franklin* & d'autres persécuterent avec un acharnement sans relâche à cause de sa trop grande complaisance pour le Gouvernement *Anglois*. — Assurément, assurément notre gloire est profondément intéressée à maintenir ou recouvrer un Souveraineté pareille; & il y va beaucoup de notre honneur!

Mais les regles de l'honneur & de la gloire nationale different, ce semble, de toutes les autres regles, & l'on n'en doit pas juger par les principes ordinaires de la raison & du sens commun. Le Doge de Venise, par exemple, vient tous les ans en grand cortège & avec pompe,

épouser la *Mer Adriatique* ; & certainement c'est une perspective bien glorieuse pour un Venitien, de voir son Souverain se marier à une épouse aussi traitable & aussi remplie de complaisance. Ils se croient beaucoup meilleurs, plus riches, plus sages & plus puissans, au moyen de cet heureux mariage. Cependant, comme c'est en quelque façon la coutume qui a donné la sanction à cette cérémonie, laissons-la passer. — Le peuple de *Venise* l'attend tous les ans comme un grand jour de fête. Si, néanmoins, sa Sérénité devoit avancer plus loin ; si elle devoit traverser la *Mer Adriatique* & toute l'étendue de la *Méditerranée* dans le vaisseau doré de la République, à voiles de soie & à banderoles peintes ; — si elle devoit passer le détroit de *Gibraltar* & naviguer au milieu du grand *Océan Atlantique*, pour épouser une autre femme encore plus gentille, plus traitable & plus soumise ; — qu'est-ce que le monde, — qu'est-ce que les Venitiens eux-mêmes diroient des dépenses qu'exigeroient cette pompe & cette cérémonie nouvelle ? — L'application faite aux yeux.

Quant à la seconde espèce de gloire de la nation *Angloise*, qu'il me soit permis de deman-

der: Qui est-ce qui accuse ou peut accuser nos troupes de terre & de mer de manquer de valeur ou du courage naturel à la nation? — En vérité, il n'est pas besoin sur cet article, que nous soyons fort prodigues dans nos propres louanges. Dans une guerre aussi longue qu'est la guerre actuelle, il n'y a point de doute à faire que les *Anglois* ont donné quelques exemples d'une mauvaise conduite; je pourrois même ajouter que nous ne nous sommes pas toujours montrés plus intrépides que nos voisins. — Mais qui à cet égard nous jettera la première pierre? — Ce ne fera sûrement pas les *Américains*, & d'après vos propres relations des derniers engagements, surtout sur mer, ce ne fera pas non plus les *François*. Quant aux *Hollandois* & aux *Espagnols*, s'ils révoquoient en doute notre bravoure ou courage, ce qu'ils ne paroissent pas disposés à faire, il seroit encore tems de rétorquer l'accusation & de venger notre honneur. En attendant, observons que, loin d'accuser notre nation de timidité ou de manque de courage, tous les peuples de l'Europe nous blâment unanimement de notre grand entêtement & de notre persévérance opiniâtre dans un conflit aussi inégal. Ils ne nous reprocheront pas d'être des poltrons, mais plu-

tôt des Don-Quichotes qui se battoient contre des moulins à vent, afin d'avoir occasion de déployer leur valeur.

Enfin, sous quelque point de vue, soit de commerce, soit d'argent, soit d'honneur national, qu'on regarde la querelle actuelle, on ne peut alléguer la moindre ombre de raison pour justifier notre conduite. Si dans ce moment l'*Amérique* venoit se jeter à nos pieds & qu'elle nous laissât carte blanche, pourvu que nous la reçussions en grace, il seroit de notre intérêt le plus évident de rejeter une telle offre, — à moins, pourtant, que nous voulussions adopter l'idée du Dr. FRANKLIN, idée qu'il a soutenue souvent & publiquement, savoir : qu'il est de l'intérêt des habitans de ce pays-ci, de s'aller établir en *Amérique*, & de laisser cette Isle devenir un *désert*, ou au moins une province de ce grand Empire.

Ceci, Monsieur, me rappelle un cas qui a quelque rapport à la question que nous agitions. Nos premiers Princes, nos *Edouard* & nos *Henri* avoient des prétentions au trône de *France*; ils auroient voulu être à la fois Rois de ce beau pays & de l'*Angleterre*; &, ce qui doit surtout

étonner, c'est qu'alors les *Anglois*, au lieu de s'opposer à un système aussi ruineux, étoient si fort dans le délire, qu'ils s'y engagèrent avec toutes leurs forces, comme s'ils eussent combattu pour défendre leurs vies & leurs biens. Heureusement pour notre pays, heureusement, dis-je, pour la *Vieille Angleterre*, votre Général femelle, JEANNE D'ARC, nous sauva du danger d'être vainqueurs, — c'est-à-dire, en d'autres termes, d'être les auteurs de notre propre ruine. Cette illustre Héroïne n'a-t-elle laissé aucuns descendans après elle ? Et, dans ces tems modernes, ne sauriez-vous trouver une JEANNE D'ARC pour commander les flottes & les armées de Sa Majesté très-*Chrétienne*, & nous repousser dans notre Isle ? Il semble que vos Généraux actuels, malgré leur grande supériorité, trouvent la tâche trop forte pour eux. Ce n'est pas mon affaire de décider si cela donne une grande idée de votre intrépidité ou de votre conduite comparée à la nôtre. — Je préfère de terminer cette lettre par une observation beaucoup plus importante en elle-même, & plus analogue à mon sujet. Il fut un tems dans nos annales où les *Anglois* se regardoient comme les plus infortunés des hommes pour avoir été chassés de *France*, parce qu'ils pensoient que c'étoit là une perte irréparable.



Cependant le tems & la réflexion leur ont fait supporter leur destin, & ils ont appris de l'expérience ce qu'ils n'auroient pas appris de la raison ; que c'étoit un bonheur pour eux d'avoir été vaincus, parce que durant toute leur contestation, ils n'avoient fait que courir après un ombre, en perdant la réalité, — & sacrifiant les véritables intérêts de leur patrie à la vaine gloire des conquêtes. Cependant la *France* n'étoit pas à mille lieues de distance de l'*Angleterre* ; & l'on ne peut pas dire qu'il y ait de la comparaison entre la *France* & l'*Amérique*, tant pour la salubrité de l'air, l'agrément du pays, le sol, le climat, & les productions, que pour le génie du peuple, le caractère, le nombre, les richesses enfin des deux contrées.

Je suis très-persuadé que Monsieur NECKER, tout *François*, tout homme impartial, sentira la justesse de cette dernière observation, & fera parfaitement à cet égard de mon sentiment.

Dans cette croyance, je suis bien sincèrement,

Monsieur,

Votre très humble &  
obéissant Serviteur,

J. T.

LE T T R E VI.

*Examen des avantages que retireroit l'Amérique  
d'affermir son indépendance dans la  
guerre actuelle.*

A MONSIEUR NECKER.

C U I B O N O ?

**A**près avoir montré que l'Angleterre ne pourroit gagner, mais qu'au contraire elle perdroit nécessairement à la réduction, ou à la conquête, ou au recouvrement, ou à la fourniture de l'Amérique (le nom n'y fait rien) nous allons à présent considérer le revers de la médaille, & supposer que l'Amérique, avec l'assistance de ses bons & grands alliés, réduira l'Angleterre à l'état le plus abject de misère & de pauvreté. L'Amérique, la reconnoissante Amérique, triomphe de son ancienne protectrice & se réjouit de sa ruine. C'est un Empire naissant. Point d'Evêques, point de nobles,

point de Rois. Vous savez, Monsieur, que c'est là le langage du Dr. PRICE, ce fameux Républicain; mais peut-être ignorez-vous que le véritable Auteur de cette sentence prophétique n'a jamais été nommé jusqu'à présent. Maintenant qu'il est mort, je suis libre de le déclarer: vous ne l'auriez jamais cru; c'est feu Monsieur TURGOT, votre prédécesseur. Dans une lettre de *Paris* du 18 *Fevrier* 1777, & envoyée à *Glocester* sous un couvert très-patriotique, il dit: *Je fais des vœux pour la liberté des Américains, parce que ce sera le premier exemple d'un grand peuple qui n'ait ni Rois, ni Noblesse.* Quel délire dans la bouche d'un homme qu'on m'a assuré être lui-même d'une famille noble, d'une ancienne maison! Quoi qu'il en soit, comme le Dr. PRICE, lors de son voyage à *Paris*, eut plusieurs entretiens avec Monsieur TURGOT, il est probable qu'il recueillit de sa bouche cet excellent aphorisme; car, dans son fameux pamphlet en faveur des *Américains*, il se sert exactement des mêmes termes, avec le petit ornement de sa façon, *sans Evêques*, (quoique, comme les mots *Evêques* & *Prêtres* sont quelquefois employés dans l'Écriture comme termes synonymes, le Dr. PRICE ait réellement dessein de désapprouver toutes les fortes ou toute

*forte de hierarchies*, quoique limitées, comme incompatibles avec les libertés de l'Eglise chrétienne. Cela soit dit en passant. Mais, pour revenir à notre sujet, l'*Angleterre* est donc réduite au dernier abaissement, & rampante dans la poussière, tandis que les *Bandes Américaines*, enlaidies dans les *Lis de France*, sont partout triomphantes? — Qu'arrivera-t-il ensuite? — Mais vraiment, après cette SÉPARATION TOTALE, le gros du peuple, de l'autre côté de l'*Atlantique*, commencera à s'éveiller de ce rêve brillant & à réfléchir sur sa situation actuelle en la comparant avec le passé; & c'est là ce qu'il ne tardera pas à faire, parce que la peur & l'appréhension du pouvoir tyrannique de l'*Angleterre*, ce monstre exécrable, seront pour lors cessées, & qu'il ne sera plus effrayé par ces épouvantails d'histoires de tortures, de questions, de chaînes, de morts, de spectres sanglans. Comme donc il sera parfaitement tranquille de ce côté, il tournera les yeux d'un autre, & il manquera pas de se rappeler ce que lui avoient promis ses chefs artificieux, pour l'engager dans cette querelle.

Grandes & glorieuses, en vérité, étoient les espérances dont on l'avoit bercé! Il alloit de-

venir le peuple le plus heureux de tous les peuples heureux, dès qu'il auroit secoué le joug de la *Grande-Bretagne*, & affermi ses droits inaliénables, son *indépendance naturelle*. Quand cet heureux jour seroit venu, tous les griefs, toutes les plaintes devoient cesser pour toujours. Le peuple de l'*Amérique* devoit avoir le bonheur suprême d'être gouverné à la *Locke*, le seul des Gouvernemens qui fût juste, qui fût libre, & par conséquent le seul qu'il convînt de choisir à un peuple libre, tel que les *Américains*; parce que tout homme seroit son propre législateur, son propre juge & son propre guide dans une République ainsi formée sur l'égalité & la liberté. Alors personne n'auroit été contraint de payer quelque taxe que ce soit, qu'autant qu'il y auroit préalablement consenti. — En un mot, toute jalousie, toute discorde, toute faction, auroient été bannies d'un tel Etat; & l'harmonie, la concorde, la paix, l'amitié auroient régné partout. Tels étoient les honneurs, tels étoient les avantages inestimables réservés pour les *Américains*.

Fort bien; mais, dans la supposition qu'on soit venu à bout de secouer le joug onéreux de la *Grande-Bretagne*, (Oh! puissent les *Bretons*

avoir la sagesse & le courage de ne jamais imposer une seconde fois le joug aux *Américains*, comme à des concitoyens, à quelque condition que ce soit) il est naturel de demander, qu'ont gagné ces rebelles par le changement auquel ils aspireroient depuis si longtems, après tant de bruit & d'ostentation? Ils y ont gagné ce qui en devoit infailliblement résulter, d'avoir vu échouer des promesses qu'on n'avoit jamais eu dessein de remplir, s'il est vrai qu'on puisse appeler *gains* de pareilles acquisitions; ils y ont gagné partout des revers, accompagnés de dépit & d'indignation; car ils voient maintenant que tous les beaux discours & les séduisantes promesses de leurs chefs patriotes n'étoient pour rien autre chose — que pour les amuser & les tromper. Ils sentent maintenant que les petits doigts de leurs Gouverneurs républicains de nouvelle invention, sont plus pesans que tout le corps de la Constitution douce & limitée de la *vieille Angleterre*, & que, semblables aux grenouilles qui ne voulurent pas d'un *soliveau* pour Roi, ils sont obligés maintenant à se soumettre à la tyrannie de cent *vautours*.

De là les mécontentemens, les plaintes & les clameurs s'élèveront & doivent s'élèver de tous

côtés, aussi longtems que les mécontents auront des langues pour parler, ou des voix pour se faire entendre ; & comme l'exemple des premiers mécontents, quand ils étoient sous le Gouvernement *Anglois*, avec leurs prétendues listes de griefs, fera encore frais dans leurs mémoire, ils s'en prévaudront pour tourner contre eux leurs propres batteries, & pour les attaquer avec leurs propres armes. Rien, en vérité, ne peut être plus juste qu'une pareille récrimination; surtout, si l'on considère que la provocation, dans le dernier cas, sera, à tous égards, infiniment plus grande que dans le premier; car exagérez tant qu'il vous plaira les maux qu'ont souffert les *Américains* sous le Gouvernement *Anglois*, & peignez-les sous les traits les plus affreux — encore, qu'étoient-ils ? rien de plus que des nains & des pigmées en comparaison de ces colosses de tyrannie & d'oppression que le gros du peuple a déjà éprouvés, & qu'il continuera de souffrir sous ses nouveaux maîtres. Et la réflexion que les mêmes hommes qui précédemment se disoient leurs défenseurs & leurs libérateurs, ont à la fin levé le masque, & sont devenus leurs tyrans & leurs oppresseurs réels, servira de nouveau à ulcérer cette indignation générale.

De

De là l'on peut justement conclure que les démagogues *Américains*, qui doivent à l'avenir jouer un rôle sous leurs arbres de la liberté & dans d'autres lieux de rendez-vous publics, déclameront & feront entendre, d'une voix foudroyante, & certainement avec raison, des discours à peu-près conçus en ces termes.

„ Quand ce pays proscrit étoit sous la protection de l'*Angleterre* — protection hélas !  
 „ que nous ne pouvons plus espérer d'obtenir  
 „ jamais — nos Gouvernemens étoient aussi  
 „ libres que la nature de l'homme & notre situation particulière pouvoient le permettre.  
 „ Nous n'étions assujettis à d'autres entraves  
 „ qu'à celles que notre Mere-Patrie croyoit indispensables, & que, comme telles, elle estimoit nécessaires pour compenser, en quelque  
 „ sorte, le grand nombre d'avantages, faveurs  
 „ & protections que nous recevions d'elle, sans  
 „ exiger de nous la moindre contribution aux  
 „ charges générales. Bien plus, les entraves  
 „ même n'étoient que *nominales* ; car vous savez  
 „ tous que nous trouvions toujours les  
 „ moyens de nous y soustraire, quand il étoit  
 „ de notre intérêt de le faire, & que notre indulgente mere fermoit bonnement les yeux

F



„ sur ces transgressions, de sorte qu'en effet  
„ ce n'étoit pas des entraves pour nous. Mais  
„ à présent, — oh funeste revers! combien  
„ nous sommes changés! Qu'allons-nous deve-  
„ nir! Nous voici actuellement esclaves  
„ de nos concitoyens, qui après nous avoir  
„ dupés & trompés de la manière la plus in-  
„ signe, se rient maintenant de notre cré-  
„ dulité. Ils nous menent aujourd'hui avec  
„ une verge de fer; ils nous font connos-  
„ tre & sentir que leurs prohibitions, ordres  
„ & réglemens ne seront plus comme autrefois  
„ dispensés à notre gré, ou éludés impuné-  
„ ment, mais exécutés ponctuellement & à la  
„ rigueur. — Malheur à l'homme qui les  
„ transgressera! Les amendes, les emprisonne-  
„ mens, les châtimens corporels, la mort mê-  
„ me, voilà ce qui lui est réservé. Quant aux  
„ promesses d'une République libre & égale,  
„ & aux avantages d'une Société gouvernée à  
„ la Locke; — tout s'est évanoui, jusqu'à  
„ la date même. A la vérité, il est évident  
„ aujourd'hui qu'ils n'ont jamais prétendu  
„ qu'on se souviendroit de ces promesses,  
„ qu'autant qu'elles pourroient servir à nos  
„ Gouverneurs actuels à établir leur pouvoir.  
„ Mais à présent on nous dit gravement que

„ les tems s'opposent à un systême aussi re-  
„ lâché que seroit celui de laisser à chaque  
„ homme la liberté d'être lui-même son Législa-  
„ teur, son Gouverneur & son Censeur. Les  
„ tems exigent que les rênes du Gouvernement  
„ soient tenues d'une main plus roide & plus  
„ forte qu'autrefois; & que quiconque s'avi-  
„ seroit de prendre de trop grandes libertés  
„ avec ces Etats naissans, apprenne à ses dé-  
„ pens, que le glaive n'est pas inutilement re-  
„ mis en leurs mains.

„ Voilà pourquoi nous les entendons mainte-  
„ nant nous dire pour la première fois: qu'il est  
„ de notre devoir de respecter le Gouvernement  
„ sous lequel nous vivons, & que ni la liberté  
„ de la presse, ni la liberté du discours, ne se-  
„ ront accordées qu'autant qu'elles ne pourront  
„ nuire à la sûreté publique; — prétextes pour  
„ faire valoir leur pouvoir & leur dignité. Ainsi  
„ sont ces hommes qui auparavant ne cessoient  
„ de parler des inconvéniens des dignités; & d'in-  
„ venter & répandre mille mensonges & calom-  
„ nies contre le meilleur & le plus doux des  
„ Gouvernemens. — Ainsi ils nous refusent jus-  
„ qu'à la triste consolation de nous plaindre de  
„ leurs procédés injustes & tyranniques. Le

„ mot, *ennemi de l'Amérique*, si souvent dans  
 „ leurs bouches & dans les bouches de leurs  
 „ partisans & de leurs proscrits, est un mot de  
 „ nouvelle fabrique, inconnu à nos anciennes  
 „ loix, & qui nous a été inconnu à nous-mê-  
 „ mes jusqu'à l'infâme regne de ces Inquifi-  
 „ teurs républicains. — Il est vrai qu'à l'exem-  
 „ ple des Inquisiteurs d'Espagne, leurs sangui-  
 „ naires prédécesseurs, ils ont établi une sorte  
 „ d'HERÉSIE d'ETAT qui doit signifier tout ce  
 „ qu'ils voudront & leur procurer par consé-  
 „ quent un moyen commode de faire sentir  
 „ leur malignité à quiconque aura la hardiesse  
 „ de leur résister ou même de blâmer leurs  
 „ méchantes actions.

„ L'on prétendoit autrefois que nous n'au-  
 „ rions point eu de factions & de divisions en-  
 „ tre nous; sans les faux-freres qui faisoient  
 „ des efforts continuels pour nous enchaîner à  
 „ l'Angleterre. — Ces chaînes sont totalement  
 „ rompues, — jamais on ne pourra les ré-  
 „ joindre. Mais s'ensuit-il qu'il n'y ait plus  
 „ d'animosités entre nous, & peut-on dire que  
 „ les jalousies & les factions ne subsistent plus  
 „ maintenant parmi nous? — Bien loin de là,  
 „ le malheureux esprit de discorde n'a jamais

„ autant régné qu'à présent. Il a infecté tou-  
 „ tes les parties de l'*Amérique* d'une extrémité  
 „ à l'autre. Par exemple, *Nous*, assurément  
 „ *sujets* de cette République égale & libre,  
 „ avons juste *raison* de nous plaindre, d'avoir  
 „ été dupés, trompés & trahis. Mais, quant  
 „ à nos maîtres impérieux, aux acteurs de  
 „ notre ruine, quelle sorte de complaisance &  
 „ de concorde regne entre *eux*? Aucune; —  
 „ car nous savons très-bien qu'ils sont jaloux  
 „ du pouvoir l'un de l'autre; nous savons qu'ils  
 „ vont continuellement formant des plans  
 „ pour se surprendre & se supplanter, — &  
 „ qu'ils font usage de toutes sortes de moyens,  
 „ soit de force ou de fourberie, de suborna-  
 „ tion ou de terreur, s'ils sont praticables,  
 „ pour parvenir à leurs fins, & écraser leurs  
 „ concurrents. Et à l'égard de l'aigreur & de  
 „ l'antipathie qui subsistoient autrefois entre  
 „ les Colonies du Nord & du Sud, — font-  
 „ elles ralenties? Sont-elles adoucies & cal-  
 „ mées depuis notre dernière révolution? Non,  
 „ elles ne le sont pas. Au contraire, toutes les  
 „ haines & aversions sont si animées & enflam-  
 „ mées, par cette même mesure, par les re-  
 „ proches & les récriminations qui s'en suivent,  
 „ qu'on est menacé de guerre civile. De plus,

„ on fait parfaitement que la plupart de nos  
„ Etats ont des prétentions les uns sur les au-  
„ tres ; que souvent ils se sont plaints d'em-  
„ pietemens mutuels & d'usurpations récipro-  
„ ques ; & que c'est la crainte de la Mere-Patrie  
„ qui les a retenus dans les bornes & les a em-  
„ pêchés de se porter à des éclats violens. —  
„ Dans quel état sont donc les choses à pré-  
„ sent ? Mais vraiment , maintenant que cet  
„ empêchement ne subsiste plus les réclama-  
„ tions assoupies sont réveillées , & l'on se  
„ répand en reproches avec un nouvel achar-  
„ nement & une plus violente soif de ven-  
„ geance. — De sorte que , dans le fait , nous  
„ ne sommes guere mieux que dans un état de  
„ guerre , quoique , selon les apparences , nous  
„ soyons en paix.

„ Enfin , notre pays natal n'est nullement  
„ désirable même pour nous , & beaucoup  
„ moins encore pour d'autres. C'étoit autre-  
„ fois un azile pour le reste du monde ; mais  
„ aujourd'hui ce n'est pas un lieu de sûre-  
„ té même pour les nationaux. Déjà il en  
„ est sorti un grand nombre pour aller en  
„ *Europe* dans le pays de leurs peres , & un  
„ nombre plus grand encore s'est retiré bien

„ avant dans les terres le long des lacs, pour  
 „ y faire de nouveaux Etabliffemens & former  
 „ de nouveaux Gouvernemens ; c'est une  
 „ chose, difent-ils, à laquelle nous avons au-  
 „ tant de droit que nous en avions de rompre  
 „ avec le Gouvernement d'*Angleterre* qui nous  
 „ avoit protégés & défendus fi longtems. —  
 „ Oui, ajoutent-ils, nous pouvons dire que  
 „ nous avons un droit bien plus juſte de nous  
 „ ſéparer de vous, que de la *Grande-Bretagne*  
 „ envers qui nous avions contracté les obliga-  
 „ tions les plus étroites durant que nous étions  
 „ ſous ſon Gouvernement, Gouvernement le  
 „ plus doux & le plus bienfaifant de la terre ! Et,  
 „ pour nous montrer que c'eſt tout de bon,  
 „ ils nous mettent au défi & menacent même  
 „ de nous envahir (ſuivant la prophétie faite  
 „ longtems auparavant par un patriote *An-*  
 „ *glois*) avec un corps de cavalerie, à la ma-  
 „ niere des Tartares d'*Europe* & d'*Aſie*, —  
 „ ſachant bien qu'ils ne courent pas les riſques  
 „ d'être envahis par nous.

„ Parmi les grands avantages dont nous  
 „ avons joui autrefois, nous avons celui de  
 „ pouvoir repoſer tranquillement dans nos lits  
 „ ſans crainte d'être preſſés pour le ſervice de

„ mer ou de terre, --- même pour la défense  
„ de notre propre pays contre les forces de  
„ *France & d'Espagne*, ou de toute autre Puif-  
„ sance étrangere; la Mere-Patrie s'étant gé-  
„ néreusement chargée de faire toutes ces  
„ choses pour nous, aux dépens de tant de  
„ de sang & de trésors. — De sorte qu'à moins  
„ que nous ne fussions portés par choix & par  
„ goût à l'état militaire, aucun de nous n'étoit  
„ forcé d'abandonner sa ferme, son commerce,  
„ ses pêches ou sa marchandise, pour s'enrô-  
„ ler au service public en qualité de matelot  
„ ou de soldat. Mais à présent il faut que nous  
„ soyons enrôlés dans la milice, bon gré mal-  
„ gré, & entrer en campagne, au premier  
„ signal. Le même sort nous est réservé dans  
„ le service de mer; nous ne sommes plus nos  
„ maîtres, ni dans nos maisons, ni même dans  
„ lits. Le langage d'aujourd'hui est que cha-  
„ que République doit fournir son contingent,  
„ de vaisseaux de guerre, de frégates, de croi-  
„ seurs & gardes-côtes, pour sa propre défen-  
„ se. Telles sont les nouvelles doctrines qu'on  
„ nous prêche, à nous *Americains*; nous n'en  
„ avons jamais entendu de pareilles avant ces  
„ heureux tems.

„ La liberté & l'encouragement du commer-  
 „ ce étoit un autre grand prétexte pour nous  
 „ engager dans la dernière révolte. A cet  
 „ égard, comme à tout autre, on nous faisoit  
 „ accroire d'étranges choses qui n'avoient au-  
 „ cun fondement, & l'expérience nous  
 „ l'apprend à présent, nous voyons &  
 „ sentons, maintenant un peu trop tard, que  
 „ la Mere-Patrie, loin d'avoir formé le dessein  
 „ de nous appauvrir, s'occupoit continuelle-  
 „ ment des voies & des moyens qui pouvoient  
 „ nous enrichir, quelquefois même à son pro-  
 „ pre détriment, en nous accordant divers  
 „ privilèges contre elle-même. Par exemple,  
 „ elle mit de forts impôts sur le fer des autres  
 „ pays, quoique ce fût une matiere brute, une  
 „ matiere indispensable pour ses manufactures,  
 „ & affranchit de toute taxe celui de l'*Améri-  
 „ que*. Elle fit la même chose pour le chanvre  
 „ étranger, & ajouta une prime très - confi-  
 „ dérable pour la culture & l'importation du  
 „ nôtre. Elle tint la même conduite relative-  
 „ ment à notre poix & à notre goudron, à  
 „ notre indigo & à notre bois de teinture, & à  
 „ divers autres articles, de maniere que, tan-  
 „ dis que les productions étrangères étoient  
 „ chargées, & découragées par des impôts con-



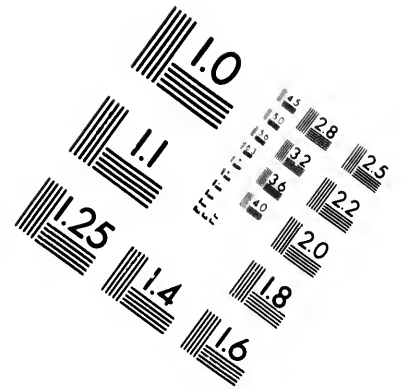
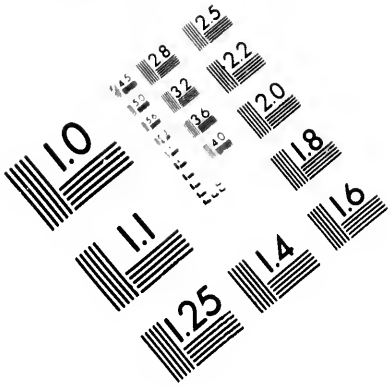
„ fidérables , les nôtres , au contraire , étoient  
 „ alimentées & encouragées par de grandes &  
 „ généreuses primes. Quant au tabac , elle en  
 „ donna à l'*Amérique* un privilège tellement  
 „ exclusif , qu'elle défendit non-seulement l'en-  
 „ trée tu tabac cultivé dans l'Etranger , mais  
 „ qu'elle en interdit la culture dans la *Grand-*  
 „ *Bretagne*. De plus , à l'égard de nos pêches  
 „ & de tout leur produit , elle nous accorda  
 „ presque toutes les mêmes faveurs & permis-  
 „ sions qu'elle avoit accordées à son propre  
 „ peuple , & peut-être fit-elle plus qu'elle n'au-  
 „ roit voulu si elle eût considéré notre situa-  
 „ tion avantageuse. — Mais , pour dire la  
 „ vérité d'un seul mot , elle nous regardoit  
 „ comme des enfans chéris , pour qui elle  
 „ croyoit ne pouvoir jamais faire assez , & nous  
 „ traitoit en conséquence avec une tendresse  
 „ particulière & distinguée , parce que nous  
 „ étions si éloignés d'elle. En un mot , dans  
 „ presque toutes les cas où les intérêts de l'*An-*  
 „ *gleterre* & de l'*Amérique* sembloient se heur-  
 „ ter , elle donnoit la préférence à l'*Amérique*.

„ Cependant , mes contitoyens de l'*Améri-*  
 „ *que* , c'étoit-là le tyran , le cruel & sangui-  
 „ naire tyran , qu'on nous a appris à regarder

re, étoient  
grandes &  
ac, elle en  
e tellement  
lement l'en-  
nger, mais  
s la *Grande-*  
nos pêches  
ous accorda  
s & permif-  
fon propre  
u'elle n'au-  
notre situa-  
our dire la  
es regardoit  
our qui elle  
lez, & nous  
ne tendresse  
e que nous  
mot, dans  
êts de l'*An-*  
ent se heur-  
l'*Amérique.*

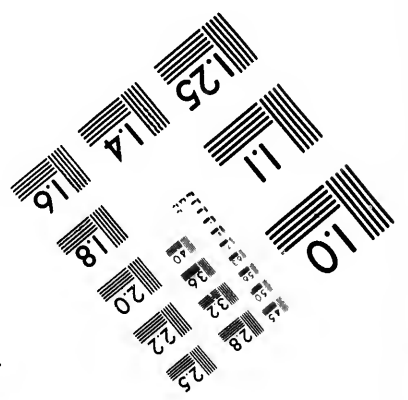
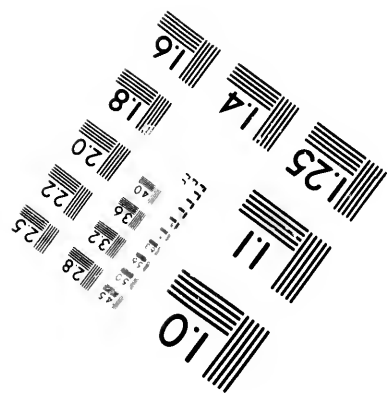
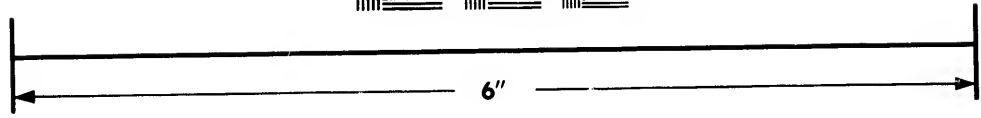
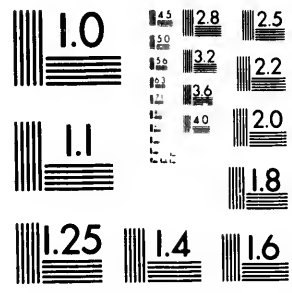
de l'*Améri-*  
el & fangui-  
s à regarder





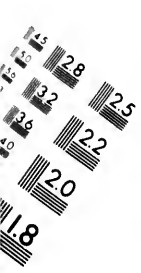
1

**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

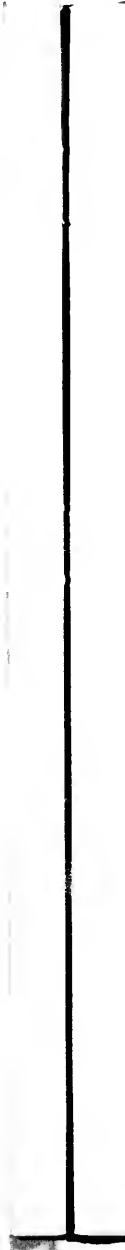
**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques



**© 1984**



„ comme machinant notre ruine & destruction ;  
„ c'étoit elle qu'on nous peignoit des couleurs  
„ les plus odieuses & sous les traits les plus  
„ affreux. Combien notre erreur ne nous a  
„ t-elle pas été fatale ! Et quel châtement ne  
„ méritent pas ces hommes pour nous y avoir  
„ entraînés ! Jamais ils ne nous laisserent con-  
„ noître la vérité des faits, que lorsqu'il étoit  
„ trop tard ; mais ils nous ont employés com-  
„ me leurs instrumens pour poignarder le meil-  
„ leur de nos amis & de nos bienfaiteurs, par-  
„ ce qu'il oppoisoit un obstacle à leurs vucs  
„ de grandeur & d'ambition. Hélas ! en leur  
„ servant d'instrumens, nous avons commis une  
„ espece de suicide.

„ Les *François*, nos grands & bons alliés,  
„ nous dédommageront-ils des ces maux & de  
„ ces pertes ? Nous feront-ils des remises &  
„ des rabais ? Nous accorderont-ils des privilè-  
„ ges exclusifs, & des monopoles en notre  
„ faveur & à leur détriment ? Non, ils n'en  
„ feront rien ; car, à présent qu'ils sont par-  
„ venus à leurs fins, c'est-à-dire à renverser la  
„ puissance de l'*Angleterre*, par notre assistan-  
„ ce, ils n'ont plus besoin désormais de notre  
„ aide & de notre service ; & il ne nous reste

„ plus qu'à nous tirer nous-mêmes d'affaire com-  
„ me nous pourrons. En un mot, les choses  
„ sont aujourd'hui changées de face , & ils  
„ nous servent comme nous avons servi les  
„ *Anglois*. Ils nous font parfaitement entendre  
„ par leurs insinuations, qu'en aimant la trahi-  
„ son, ils haïssent le traître.

„ Ce n'est pas tout: on nous faisoit accroire  
„ que lorsqu'une fois nous aurions obtenu no-  
„ tre objet favori, l'*Indépendance*, nous serions  
„ dans le cas d'acheter & de vendre avec des  
„ bénéfices beaucoup plus considérables que  
„ nous ne faisons ou pouvions faire aupara-  
„ vant. O Américains ! dites, si vous le pou-  
„ vez, est-ce là le fait ou non ? — Après  
„ avoir essayé de tous les marchés de l'Europe,  
„ ne sommes-nous pas obligés de revenir au  
„ marché *Anglois* pour tous les articles utiles,  
„ comme à notre dernière ressource, quoique  
„ nous puissions nous pourvoir ailleurs de ba-  
„ gatelles ? Nous savons maintenant par expé-  
„ rience que les *Anglois* vendent de meilleu-  
„ res marchandises & à meilleur marché ; &  
„ qu'avec cela ils peuvent donner un plus long  
„ crédit. A l'égard du dernier article, le *long*  
„ *crédit*, il fut un tems où l'on pouvoit dire

„ avec certitude , que toute l'*Amérique* faisoit  
 „ son commerce sur le crédit des *capitains An-*  
 „ *glois*. Nos marchands achetoient des mar-  
 „ chandises Angloises à *long crédit*, & si la re-  
 „ mise en étoit faite à l'*Angleterre* dans le cours  
 „ de l'année, on en estimoit le *payement bon* ;  
 „ si dans le cours de la seconde année, il n'é-  
 „ toit pas encore censé *fort mauvais* ; & plu-  
 „ sieurs de nos marchands faisoient fond sur la  
 „ patience de leurs créanciers *Anglois* au point  
 „ de ne payer qu'après la troisième année ex-  
 „ pirée ; sans compter ceux qui n'eurent ja-  
 „ mais la volonté de faire aucun payement.  
 „ En attendant, lorsqu'on avoit disposé de ces  
 „ marchandises en *Amérique*, à quel usage ser-  
 „ voit l'argent qui en revenoit là ? à quoi  
 „ l'employoient ordinairement nos aventuriers  
 „ Américains ? — On le prêtoit à huit pour  
 „ cent d'intérêt ; — ou l'on s'en servoit pour  
 „ trafiquer dans les établissemens *Espagnols*, où  
 „ les gains étoient de vingt pour cent ; ou pour  
 „ l'acquisition de terres dans nos Provinces ;  
 „ de sorte que, de l'une ou l'autre de ces ma-  
 „ nières, nos aventuriers Américains deve-  
 „ noient de riches & grands Seigneurs aux dé-  
 „ pens de leurs créanciers *Anglois*. Mais com-  
 „ bien les tems sont changés en peu d'années ?



„ Nos correspondans Européens , aussi bien en  
 „ France que dans les autres pays , prétendent à  
 „ présent que c'est à nous à nous fier à eux ,  
 „ & non à eux à se fier à nous ; & ils regardent  
 „ comme une indulgence singulière de nous ac-  
 „ corder six mois de crédit , au lieu de dix-huit  
 „ mois ou deux ans que nous avions autrefois .  
 „ D'un autre côté , nous voyons , par une ex-  
 „ périence qui nous coûte cher , que les *An-*  
 „ *glois* nous donnoient un plus haut prix de  
 „ nos productions *Américaines* en tout genre ,  
 „ que nous ne pouvons obtenir ailleurs en  
 „ tems de paix ; & que le paiement en étoit  
 „ beaucoup plus avantageux , en ce qu'il étoit  
 „ fait avant que les marchandises fussent arri-  
 „ vées en *Angleterre* . Cependant ces généreux  
 „ correspondans & ces bienfaiteurs si complai-  
 „ sans étoient le même peuple que nos Chefs  
 „ nous représentoient comme les plus fripons ,  
 „ les plus perfides & les plus déshonnêtes né-  
 „ gocians du monde commerçant . Oh ! puis-  
 „ sions-nous ne rencontrer jamais de mar-  
 „ chands plus mauvais payeurs , ou plus dés-  
 „ honnêtes qu'eux !

„ Mais surtout nos TAXES ! Oui , nos Ta-  
 „ xes ! — car le corps législatif Britannique

„ nous imposa une très énorme, une très ca-  
 „ cablante taxe de trois sols sur une livre de  
 „ thé & d'un demi-sol de timbre sur les pa-  
 „ piers-nouvelles. Il en faut convenir, c'é-  
 „ toient là des charges bien intolérables; —  
 „ une cause bien suffisante pour se révolter &  
 „ secouer un joug aussi oppressif! Mais à pré-  
 „ sent, — qu'est-ce que nous payons? —  
 „ Ou plutôt, — qu'est-ce que nous *ne* payons  
 „ pas? Hélas! à peine pourroit-on nommer un  
 „ seul article parmi les choses animées & ina-  
 „ nimées, du produit de la terre ou des eaux,  
 „ ou du résultat de notre industrie & de nos  
 „ travaux, qui soit à l'abri des funestes effains  
 „ de ces insectes dévorans. Ils mettent des  
 „ taxes sur tout; encore disent-ils que ce n'est  
 „ pas assez, & qu'ils en mettront encore plus.  
 „ Enfin, l'*Amérique* s'est engagée pour des sie-  
 „ cles dans une dette de millions sur millions,  
 „ afin d'obtenir, — quoi? Mais vraiment!  
 „ pour qu'une troupe de *PARVENUS* ingrats  
 „ puissent établir, dans un pays libre, le titre  
 „ autrefois inconnu de Princes & de Princesses.

On auroit pu dire beaucoup plus sur le même  
 sujet, & il eût été facile de s'étendre davanta-  
 ge sur la plupart de ces points; mais je suis per-

suadé que cet essai vous paroitra suffisant pour éclaircir & prouver mon grand objet, — savoir, que les *Américains*, aussi bien que les autres Puissances, agissent directement contre leurs propres intérêts dans la querelle actuelle. Ils travaillent à leur propre ruine en entreprenant de nous culbuter & nous détruire ; car, s'ils parvenoit à leur but, nous serions les *gagnans*, & eux les *perdans*. Etrange métamorphose où tout est renversé ! Il y a incontestablement des antipodes dans le monde physique ; mais des antipodes dans le monde moral politique & commerçant, c'est là un nouveau phénomène, réservé aux politiques & aux hommes d'Etat de ce siècle. A l'égard de la vérité des faits avancés dans cette harangue patriotique que nous avons mise dans la bouche d'un *Américain* futur, on peut dire qu'ils sont évidens & incontestables, au moins autant qu'il s'agit des faveurs & des libéralités de l'Angleterre. Quant aux petites fleurs de rhétorique semées çà & là, elles sont de peu de conséquence, & on les peut admettre ou rejeter selon que mes lecteurs le jugeront à propos. Une chose pourtant, Monsieur, que je présume que vous m'accorderez sans difficulté, c'est que rien n'est plus commun parmi les hommes,

lisant pour  
et, — fa-  
en que les  
ent contre  
le actuelle.  
en entre-  
détruire ;  
, nous fe-  
. Etrange  
! Il y a in-  
s le monde.  
le monde  
t là un nou-  
ques & aux  
égard de la  
e harangue  
s la bouche  
e qu'ils font  
autant qu'il  
de l'Angle-  
rétorique  
conséquen-  
ejecter selon  
ppos. Une  
je présume  
ulté, c'est  
es hommes,

qu  
qu  
je  
ch

ils  
fe  
de  
l'  
qu  
le  
fo  
co  
pu

&  
C  
un  
ric  
fa  
ni  
la

que de se faire réciproquement des reproches quand leurs projets favoris échouent & de se jeter le blâme de part & d'autre pour s'en décharger eux-mêmes.

Les *Américains* se trouveront dans cet état; ils seront frustrés de leurs espérances, universellement mécontents, & prodigieusement vexés, de sorte que l'affaire de leur séparation d'avec l'*Angleterre* ne sera pas plutôt consommée, qu'ils éclateront en reproches les uns contre les autres pour avoir été les auteurs de leurs souffrances respectives. En un mot, ils accompliront la remarque qu'a fait Horace depuis tant de siècles,

„ Virtutem incolumem odimus ,

„ Sublatam ex oculis querimus invidi.

Quant à la future grandeur de l'*Amérique*, & à ce qu'elle soit un Empire naissant sous un Chef, ou républicain, ou monarchique, c'est une des idées les plus frivoles & les plus chimériques qui soient jamais sorties de la tête d'un faiseur de romans; car il n'y a rien dans le génie du peuple, dans la situation du pays & dans la nature des différens climats, qui tende à ap-

puyer une telle supposition. Au contraire, on ne peut réfléchir sur l'antipathie mutuelle des divers États, leurs intérêts opposés, leurs différences de Gouvernemens, d'habitudes & de manieres, sans regarder tout cela comme des présages assurés que les *Américains* n'auront point de centre d'union entre eux, & nul intérêt commun qui les lie, quand le pouvoir & le Gouvernement de l'*Angleterre* seront finalement cessés. De plus, si l'on considère comment leur pays est entrecoupé & divisé par de grandes baies, de vastes rivières & lacs, & par des chaînes de montagnes, — surtout, si l'on fait attention aux immenses régions de l'intérieur, sans compter les établissemens de derrière, où l'on n'a pas encore pénétré, il est de la plus grande probabilité que les *Américains* ne pourront jamais former un seul & même Empire, sous quelque espèce de gouvernement que ce soit. Il semble que leur destin soit d'être un peuple défuni jusqu'à la fin des tems. En un mot, la seule supposition probable qu'on puisse former aujourd'hui sur leur compte se réduit à ceci : qu'étant aussi jaloux par caractère, aussi soupçonneux, aussi méfians qu'ils le sont les uns des autres, ils se diviseront & se subdiviseront en petites Sociétés ou Principautés, suivant les

divisions naturelles, ou limites susmentionnées de leur pays, & qu'en général chacune d'elles sera plus attentive à poursuivre ses disputes & querelles intérieures, qu'ambitieuse de s'engager dans des guerres extérieures & des expéditions éloignées. Ils n'auront ni le loisir, ni le goût, ni la capacité pour de pareilles entreprises. —

Cette matière pourroit être traitée plus au long & présentée sous différens points de vue; mais, comme j'ai déjà mis assez votre patience à l'épreuve, je ne passerai pas outre; & j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble & très  
dévoué Serviteur,

J. T.



( 100 )

## LETTRE VII.

*Plan d'une Pacification générale ;  
avec des Remarques.*

A MONSIEUR NECKER.

CUI BONO ?

MONSIEUR,

**A**ctuellement nous pouvons appercevoir la terre : une lettre de plus me menera à la fin de mon *Voyage épistolaire*. La paix est le port pour lequel je gouverne, & auquel je desire arriver pour y laisser ma petite barque. Un tel objet ne peut que vous être agréable, si c'est réellement vous, comme je n'en doute nullement ; qui avez recommandé à votre Souverain cette excellente maxime : (\*) „ Qu'il n'y a ni con-

(\*) On s'est permis ici de paraphraser un peu les paroles de M. Necker, mais on en a conservé strictement le sens. Voyez le *Compte rendu* p. 68.

„ quêtes ni alliances quelconques qui puissent  
„ autant contribuer au bonheur & à la gran-  
„ deur d'un Etat , qu'une constante & judi-  
„ cieuse attention à l'agriculture , aux manu-  
„ factures & aux arts de la paix." Comme  
donc nous sommes d'accord là-dessus , *tâchons*  
*de nous prêter l'un à l'autre une main secourable*  
*dans cette grande affaire.*

Peut-être que l'obscurité de l'agent (c'est de moi que je parle & non de vous) pourra former un préjugé contre des propositions venant d'une telle source. Soit ; mais pourtant cela ne doit pas totalement rebuter d'une entreprise aussi honnête ; car je me rappelle avoir lu que des artistes de *Rome* trouvant les cables dont ils se servoient pour élever une grande & ancienne colonne , trop longs d'un pouce ou deux , & ne sachant comment faire , ils ne dédaignèrent pas l'avis d'un jeune garçon qui , du milieu de la foule des spectateurs , leur cria : *mouillez les cordes & elles se raccourciront.* Dociles à cette voix , ils vinrent à bout de leur entreprise ; la colonne fut placée sur sa base où elle s'éleve encore de nos jours. Cependant je n'ai jamais ouï-dire que , pour cela , ces artistes eussent été blâmés, ou qu'ils méritassent de l'être.

D'ailleurs, toutes les Puissances belligé-  
 res sont très sérieusement dégoûtées de toutes  
 leurs opérations militaires: j'oserai comprendre  
 dans ce nombre les *Hollandois* & les *Espagnols*,  
 aussi bien que les *François*, les *Anglois* & les *Amé-  
 ricains*; car ils sont tous exactement dans le  
 même cas; tous, enfin, sont parfaitement con-  
 vaincus qu'ils se sont battus pour une ombre, —  
 ou plutôt pour ce qui est beaucoup pire qu'une  
 ombre, une réalité d'une espece vraiment per-  
 nicieuse & destructive. Cependant l'orgueil na-  
 tional les empêche de faire cet aveu ingénu.  
 On pourroit donc dans un pareil cas ne pas re-  
 jeter entièrement les travaux d'un individu,  
 quelque obscur qu'on le suppose; il peut se  
 faire qu'il suggere des choses qui ont échappé  
 aux têtes les plus saines, ou qu'il présente des  
 moyens de rapprocher tous les partis les uns  
 des autres, sans qu'aucun paroisse céder ou fai-  
 re les premières avances. — Mais, quoi qu'il  
 en soit; si, comme on a déjà fait, on dédaigne  
 encore son travail, le desir de bien faire & le  
*mens conscia recti* ne seront pas pour lui une con-  
 solation légère. Je n'envierai jamais la politi-  
 que d'un Machiavel.

*Plan d'une Pacification générale,  
avec des Remarques.*

I. Que tous les pays & places qui ont été pris durant la guerre, soient réciproquement rendus, &, autant qu'il est possible, dans le même état où ils étoient avant le commencement de la guerre. Ce règlement doit être général pour toutes les parties du globe, si ce n'est pour les places dont on pourroit disposer autrement, ou par le Traité suivant.

II. Qu'on fasse aux *Américains républicains* une cession pleine & entière de tous les pays situés entre les rivières *Penobscot & Connecticut*, où sont situées presque en entier les Provinces de *New-Hampshire*, de *Massachusset*, de *Rhode-Island* & de *Connecticut*.

III. Que les *Américains loyalistes* soient maîtres du district qui confine d'un côté à la rivière de *Connecticut* & de l'autre côté à celle de *Hudson*, & qu'on leur laisse aussi *Long-Island* & *Staten-Island*.

IV. Que tout le pays depuis la rivière de *Hudson* jusqu'à la frontière septentrionale de la

*Nord-Caroline*, contenant partie de la Province de *New-York* toutes les *Ferseys*, toute la *Pensylvanie*, les trois Comtés inférieures & tout le *Maryland* & la *Virginie*, soient cédés pour toujours aux *Américains* républicains. Par ce partage ou cette division des treize Provinces pour lesquelles ils faisoient la guerre, ils seront mis immédiatement en possession de neuf. Ils y seront indépendans de la *Grande-Bretagne*, & la *Grande-Bretagne* indépendante d'eux.

V. Que les Loyalistes gardent les trois Provinces restantes; savoir la *Nord-Caroline*, la *Sud-Caroline*, & la *Géorgie*.

VI. Comme les Provinces de *New-York*, de *Nord- & Sud-Caroline* & la *Géorgie* seroit pour lors des asiles ou places de sûreté pour les réfugiés loyalistes, — que le Gouvernement royal & mixte soit rétabli dans chacune tel qu'il y étoit autrefois; mais qu'il soit stipulé que ce Gouvernement ne durera que dix ans à dater du *Traité*, & qu'à l'expiration de ce terme l'Assemblée de chaque Province aura pleine liberté de choisir telle forme de Gouvernement qu'elle jugera lui convenir.

VII. Que la *Floride Orientale* soit cédée à l'*Espagne* avec la forteresse de *Gibraltar*; moyennant que Sa Majesté *Catholique* veuille donner en échange l'Isle de *Porto-rico*, place aussi peu utile pour Elle, que *Gibraltar* l'est pour l'Angleterre.

VIII. Que l'Isle de *Minorque* soit cédée à la Maison d'*Aurriche*, comme un dépôt intermédiaire entre le port de *Trieste* en *Dalmatie*, & celui d'*Ostende* en *Flandre*. Mais que toute l'Isle avec tous les ports & forteresses qui en dépendent, soient considérés comme un port ouvert & libre, où un magasin commun; où il ne soit payé aucun impôt ni d'importation ni d'exportation; & où les vaisseaux de toutes les nations, tant de guerre que marchands, soient en sûreté, & libres d'entrer & de sortir, de charger & décharger, de se carener & radouber sans vexation quelconque; & payant seulement les frais nécessaires aux ouvriers respectifs, charpentiers &c. &c.

Que l'Empereur d'Allemagne invite les Puissances en guerre à envoyer des Députés à *Bru-xelles* ou à quelque autre ville de la *Flandre autrichienne*, pour y traiter des moyens de pro-

curer une pacification générale ; — si l'on peut obtenir la paix aux conditions énoncées ci-dessus ou à quelques autres plus agréables aux parties contendantes, — que les grandes Puissances de l'*Allemagne*, l'Impératrice de *Russie*, les Rois de *Suede* & de *Dannemarck*, s'en rendent solennellement garantes.

R E M A R Q U E S.

*Remarque I.* Le plan que je viens de tracer pour une pacification générale n'est pas présenté comme le *meilleur absolument* en lui-même, mais seulement comme le plus praticable & probablement le plus facile à faire adopter aux parties contendantes. Car, lorsqu'il y a tant de différentes préventions à combattre, l'homme qui espère avoir quelque succès doit tenir un certain milieu, de sorte que chacune des parties puisse avoir quelque satisfaction, quoiqu'il ne soit pas possible de contenter entièrement leurs desirs extravagans.

Le meilleur système, le meilleur au moins pour l'*Angleterre*, auroit été de renoncer tout d'une fois à tous les domaines étrangers, — & de s'être confié uniquement à la bonté & au bon

marché de nos manufactures , & au long crédit que nous pouvons donner pour en procurer la *vente* dans ces Gouvernemens *abdiqués* , aussi bien que dans les autres pays ; — en second lieu de s'être reposé sur la force de nos grands capitaux , & l'influence prépondérante du bon *prix* & du bon *payement* pour acheter toute sortes de denrées & de commodités , de quelque nation que ce soit , — & en troisième lieu d'avoir tenu nos forces , tant par terre que par mer , concentrées sur nos côtes , au lieu de les divertir en expéditions étrangères , les ayant toujours à portée & prêtes pour nous défendre contre toute invasion. C'auroit été là , dis-je , le système le meilleur & le plus sage. — J'oserai dire plus : c'est le seul plan auquel nous puissions recourir dans la très-critique & très-dangereuse circonstance où nous nous trouvons ; preuve évidente qu'il n'est besoin dans aucun tems de recourir à d'autres mesures ! Toutefois , quand les hommes ont été tenus longtems dans les ténèbres , ou quand ils ont voulu eux-mêmes rester dans l'aveuglement durant des siècles , l'on doit les traiter selon la nature de leur mal. Leurs yeux étant trop foibles pour soutenir l'éclat de la lumière , c'est une nécessité de l'y introduire par degrés. Et



comme cette considération est importante, recevez-la, je vous prie, comme une excuse de ne vous avoir pas proposé un meilleur système.

Remarque II. Si *Minorque* étoit remise entre les mains de la Maison d'*Autriche*, comme je l'ai proposé dans le plan précédent ; qu'on en fît un magasin commun & un port libre pour toutes les nations, il en résulteroit un grand bien pour tout le monde politique & commerçant, & il seroit difficile de dire quel grand mal pourroit occasionner une telle mesure ; car, en premier lieu, comme Sa Majesté Impériale a besoin d'un tel port pour être une espece de dépôt intermédiaire entre la *Flandre* & la *Dalmatie*, — une ouverture de cette nature, faite d'une manière convenable à ce Prince, pourroit le porter vivement à offrir sa médiation pour arranger les débats actuels, & à proposer une de ses villes de *Flandre* pour assembler le congrès.

En second lieu, il n'est aucune Puissance, aucun Potentat, & même aucun individu, qui pourroit trouver mauvais qu'on ouvrît ainsi un marché général pour toutes les nations ; car, comme toutes auroient également la liberté d'y

venir & d'en fortir, toutes en retireroient du bénéfice, de maniere ou d'autre, les unes plus, les autres moins; — mais aucune n'en souffriroit. — Certainement les *Anglois* n'auroient pas lieu de se plaindre; car ils y auroient la même liberté qu'ils ont maintenant, avec beaucoup plus de bénéfice, sans un sol de dépense, &, qui plus est, sans causer ni craintes ni jaloufies aux autres Puiffances. L'Empire de *Ruffie* s'en trouveroit bien, parce qu'un dépôt femblable entre les extrémités de ce vaste Empire, c'est-à-dire entre *Petersbourg* & *Afoph*, (fi les *Turcs* vouloient accorder la liberté de la navigation à travers les *Dardanelles*) procureroit aux *Ruffes* à peu près le même avantage qu'aux fujets de la Maifon d'*Autriche*. Et quant à la *France*, l'*Efpagne*, l'*Italie*, & aux deux côtés de la *Méditerranée*, pour ne rien dire du Nord de l'*Europe*, il est de la plus grande évidence que toutes ces contrées retireroient des avantages confidérables d'un tel établiffement; que la *France* en particulier en retireroit de plus gros bénéfices que tous les autres pays, parce qu'elle auroit le plus d'effets & de marchandifes à expofer à ce marché univerfel, & le moins de befoins à fuppléer, par

conféquent le moins d'achats à faire ; & la balance seroit d'autant plus en sa faveur.

En 3<sup>e</sup>. lieu , la possession d'une place telle que *Minorque* , par la Maison d'*Autriche* , ne pourroit causer aucun ombrage fondé à aucune Puissance navale ; car , quoique le Chef de cette maison ait toujours été desirieux de se former une marine , il lui sera toujours impossible de satisfaire ses vœux , tant qu'il n'aura que les trois ports d'*Ostende* , de *Trieste* & de *Mahon* , ces ports étant situés à près de quatre cents lieues l'un de l'autre. En conséquence , il ne devroit avoir d'autres vues que la paix & le commerce , dès qu'il seroit question de *Minorque* , quelque plan d'expédition militaire qu'il pût d'ailleurs former.

En 4<sup>e</sup>. lieu , le commerce étant le seul objet dont on devroit s'occuper en ce cas , Sa Majesté Impériale pourroit y entretenir une garnison à très-peu de frais , peut-être même sans aucun frais ; car , comme ce marché général attireroit de tous les pays des hommes actifs & industrieux , il s'en établiroit un si grand nombre dans l'Isle , qu'en peu elle seroit aussi peuplée qu'une ruche d'abeilles. Un im-

pôt fort modique, ou une légère taxe sur les articles de consommation, défrayeroient aisément les charges du Gouvernement civil, s'ils étoient imposés avec discernement; &, de plus, suffiroient probablement à l'entretien d'une garnison de 2500 hommes, à juger d'après la manière dont les troupes *Autrichiennes* sont vêtues, nourries & payées, — non d'après les dépenses des troupes & des garnisons *Angloises*.

En 5<sup>e</sup>. lieu, quelque avantage que pût procurer aux autres pays l'ouverture de la communication dont est ici question, celui qui en résulteroit pour le Royaume de *Hongrie* seroit encore plus considérable. Tout le monde convient que ce beau pays est le plus fertile de la terre; cependant il est, en quelque manière, resté jusqu'à présent comme une terre inconnue pour le monde commerçant; ce qui vient de deux grands inconvéniens. Le premier est le système féodal qui y regne ainsi que dans les Provinces voisines avec encore plus de violence qu'en aucune autre partie de l'Europe, la Pologne exceptée. Aujourd'hui, Monsieur, un Baron féodal avec ses cent vassaux sur ses terres (esclaves véritables) use & consomme moins de

la plupart des choses nécessaires & commodes & encore moins de celles de pur agrément, c'est-à-dire que lui & ses misérables vassaux, relativement au commerce, ne sont pas d'aussi bons chalands, qu'un gentilhomme *François* avec vingt-cinq tenanciers, ou quelque riche *Anglois* avec quinze. Et, comme Sa Majesté Impériale abolit, aussi promptement qu'elle peut, & autant que les circonstances le permettent, tout ce qui tient à la servitude, — Elle ouvrira par ce moyen de nouvelles sources de commerce & de richesses beaucoup plus avantageuses que ne seroit la découverte de quelque pays éloigné, ou l'établissement de quelque Colonie dans des déserts lointains. Le second inconvénient pour la *Hongrie* est le manque de communication avec le reste de l'*Europe*, faute d'un port commode. Ce mal sera réparé en grande partie par la mesure que je propose ici; car l'établissement d'un marché général à *Minorque*, où les productions & les manufactures de toutes les contrées pourront être déposées & échangées, opérera, pour ainsi dire, le même effet que si la *Hongrie* étoit changée de place & portée plus proche de ces contrées, ou si ces contrées étoient placées plus près de la *Hongrie*. Je dis qu'il en résulteroit à peu près les mêmes effets

effets pour le commerce. Et alors les richesses de la *Hongrie*, au moyen d'une circulation régulière & bien combinée d'industrie & de travail, deviendroient les richesses de ces pays; — surtout de la *France* & de l'*Angleterre*, ces grands Etats commerçans; — et, par la même raison, les richesses de la *France* & de l'*Angleterre* deviendroient les richesses de la *Hongrie*. — Cela veut dire en son *Anglois*, qu'une nation deviendroit d'autant meilleure pratique pour l'autre qu'elle acquerreroit plus de richesses.

Cette circulation mutuelle de travail & d'industrie est le grand & le fondamental principe dans la science de la politique & du commerce; on ne sauroit jamais trop l'inculquer. Oh! quel fleuve de sang on auroit épargné dans tous les siècles, si l'on y eût donné l'attention convenable!

*Remarque III.* La seule chose, dans la révolte des Colonies, qui intéresse véritablement l'honneur de l'*Angleterre*, est d'assurer quelque place de retraite & de sûreté aux *Américains* loyalistes contre la rage de leurs persécuteurs républicains, altérés de sang. Le plan précédent pourvoit suffisamment à leur sûreté. — Comme tout leur crime est d'avoir fait leur devoir & d'être fidèles à leurs en-

gagemens envers le Gouvernement le plus doux qui soit au monde, — le tems viendra surement que les persécuteurs de ces loyalistes les regarderont d'un œil différent; qu'ils ne verront plus en eux que leurs plus fideles conseillers qui auroient sauvé leur pays de la ruine, si le bon sens & la saine politique. . . pour ne pas dire la bonne foi, l'honneur & la conscience, eussent pu faire entendre leurs voix. Permettez-moi de vous dire encore que, lorsque la main du tems aura abattu l'Auteur de ces papiers, succombant déjà sous le poids des années & des infirmités... peut-être Monsieur NECKER même ne dédaignera pas de dire: „Quelle „pitié qu'on n'ait pas fait plus d'attention à „l'avis du DOYEN de GLOCESTER! Ses observations étoient justes; — la guerre où „nous nous sommes engagés si profondément, „& que nous faisons avec autant d'imprudence „ce que de zele, n'a causé que des maux „considérables & de longue durée à tous les „partis, à la *France* en particulier, sans aucun „bien pour aucun.”

Il m'importera peu pour lors que vous daigniez on ne daigniez pas lire mes ouvrages; mais j'ai maintenant la satisfaction de vous considé-

( 115 )

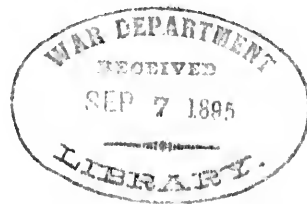
rer comme mon collaborateur dans le précieux ouvrage de la paix. Plusieurs passages de votre livre montrent évidemment que vous prenez un généreux intérêt à toute l'espèce humaine & que vous êtes patriote dans le meilleur sens de ce mot: *Ami de l'humanité.*

Toujours jaloux d'être lié d'affection avec tous ceux de ce caractère, j'ai l'honneur de me dire,

Monfieur,

Votre très-respectueux, très-devoué  
& très-obéissant serviteur,

JEAN TUCKER.



H 2



## P O S T S C R I P T.

Au moment où cette dernière feuille s'imprimoit, la nouvelle est arrivée que le brave Lord Cornwallis & sa petite armée ont été obligés de se rendre aux forces supérieures de deux Puissances combinées. — Je ne fais que dire à cette occasion. Il seroit contre la bienveillance de féliciter ma patrie de la défaite qu'elle vient d'essuyer. — Et cependant si cette défaite se terminoit par une séparation totale de l'*Amérique*, ce seroit un des plus heureux événemens qui soient jamais arrivés à la Grande-Bretagne. Je n'ai aucun droit de vous féliciter de cette victoire, encore moins de vous en faire un compliment de condoléance, quoique ce dernier parti seroit le plus convenable. Le tems montrera ce que vous avez gagné & ce que nous avons perdu à la poursuite de la présente guerre. L'*Anglois* a été trop longtems dans l'habitude de *jouer au perdant*; c'est actuellement le tour des *François*.



P T.

le s'im-  
grave Lord  
obligés de  
deux Puif-  
dire à cet-  
inféance de  
elle vient  
défaite se  
e l'*Améri-*  
venemens  
Bretagne.  
r de cette  
faire un  
e ce der-  
Le tems  
& ce que  
i présente  
tems dans  
e actuelle-



